

Regards sur les barbares dans la littérature antique

Il est utile d'abord de préciser le vocabulaire des Anciens :

- le mot « barbare » signifie en grec « qui ne parle pas le grec, mais une langue incompréhensible » ; pour les Grecs tout peuple étranger est barbare, sans qu'il y ait de jugement moral, par exemple contre les Troyens dans l'Iliade. Après les guerres médiques (début du 5^e siècle av. J.-C.) le mot devient péjoratif en s'appliquant aux Perses, vaincus par les Grecs et de plus esclaves de leur roi.
- pour les Romains sont barbares tous les peuples étrangers sauf les Grecs.
- en grec il y a plusieurs sortes d'étranger : le « xénos » (ξένος) est un étranger – hôte ; le métèque est un étranger autorisé à vivre à Athènes. Le pays d'origine n'importe pas pourvu que l'étranger parle le grec.
- à côté du mépris développé par les événements historiques, on voit apparaître sous l'influence des philosophes une valorisation de certains peuples barbares dont la civilisation paraît ancienne et respectable. Mais l'ethnocentrisme reste la règle, plus ou moins apparente.

On trouvera ci-dessous des exemples de ces différents modes de jugement.

Bibliographie

Marie-Françoise Baslez, *L'Étranger dans la Grèce antique*, Paris 1984.

François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris 2001.

Arnaldo Momigliano, *Sagesses barbares*, Paris 1991.

Y.-A. Dauge, *Le Barbare - Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles 1981

Lucien Sigayret, *Rome et les Barbares*, Paris 1999.

- I. Regards grecs (pages 1 à 22)
 - *L'Odyssée* : [le Cyclope](#), les [Lestrygons](#) (VIII^e s. av. J.-C.), pages 1 à 9
 - [Eschyle](#), *Les Perses* (472 av. J.-C.), pages 10 à 12
 - Hérodote : [l'Égypte](#), la [relativité des coutumes](#), les [Perses](#), les [Scythes](#) (vers 440 av. J.-C.), pages 13 à 20
 - [Athénée](#) : Sardanapale (vers 200 ap. J.-C.), pages 21 - 22
- II. Regards romains (pages 23 à 36)
 - Cicéron : [l'Asie](#), les [Gaulois](#)
 - César : les Germains [Suèves](#)
 - [Ovide](#) : l'exil en pays barbare (pages 26 – 27)
 - [Pomponius Méla](#) : les Thraces
 - [Quinte-Curce](#) : l'Inde
 - [Pline l'Ancien](#) : peuples du monde antique (pages 30 à 33)
 - [Tacite](#) : la Germanie (pages 34 à 36)



Guerrier en costume barbare

REGARDS GRECS

Odyssée : le Cyclope (IX, 105-566)

Traduction Bareste 1842, <http://iliadeodysee.texte.free.fr/aatexte/bareste/odyssbareste/odyssbareste09/odyssbareste09.htm>

Après avoir échappé aux Lotophages porteurs d'oubli, Ulysse et ses compagnons arrivent près de l'île des Cyclopes ; ils débarquent d'abord sur l'île déserte voisine, où ils se reposent.

(*Vers 105*) Le cœur navré de douleur, nous abandonnons ces côtes ; et bientôt nous arrivons au pays des orgueilleux Cyclopes, de ces hommes qui vivent sans lois, qui se confient aux soins des dieux, qui ne sèment aucune plante et ne labourent jamais la terre. Là tout s'élève sans semence et sans culture ; Jupiter, par ses pluies abondantes, fait croître pour ces géants l'orge, le froment et les vignes, qui, chargées de grappes, donnent un vin délicieux. Les Cyclopes n'ont point d'assemblées, ni pour tenir conseil, ni pour rendre la justice; mais ils vivent sur les sommets des montagnes, dans des grottes profondes, et ils gouvernent leurs enfants et leurs épouses sans avoir aucun pouvoir les uns sur les autres.

En face du port et à quelque distance du pays des Cyclopes s'étend une île fertile couverte de forêts, où naissent en foule des chèvres sauvages ; car les pas des hommes ne les mettent point en fuite.

[...]

(*Vers 166*) De cette île nous voyons s'élever à peu de distance la fumée du pays des Cyclopes, et nous entendons leurs voix mêlées au bêlement des chèvres et des brebis. Quand le soleil a terminé sa course et que les ténèbres du soir se sont répandues sur la terre, nous nous couchons sur le rivage. Au retour de la brillante Aurore, je rassemble tous mes guerriers, et je leur dis :

« Vous, restez maintenant en ces lieux ; moi, avec les rameurs de mon navire, j'irai visiter ces peuples et savoir s'ils sont cruels, sauvages et sans justice, ou s'ils sont hospitaliers et si leur âme respecte les dieux. »

En achevant ces paroles, je m'embarque et j'ordonne à mes compagnons de me suivre et de délier les cordages ; ils obéissent aussitôt, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Lorsque nous touchons au rivage du pays des Cyclopes, nous apercevons à l'entrée du port, près de la mer, une caverne immense ombragée de lauriers. Là reposent de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis. Autour de la caverne s'étend une bergerie construite sur des pierres enfouies dans le sol et entourées de pins énormes et de chênes à la haute chevelure. Là demeure aussi un homme gigantesque, qui, seul, fait paître au loin ses troupeaux : il ne se mêle point aux autres Cyclopes, mais, toujours à l'écart, il renferme dans son cœur l'injustice et la cruauté. Ce monstre horrible n'est point semblable à un homme qui se nourrit des fruits de la terre ; car il ressemble à un mont élevé couronné d'arbres, dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes.

J'ordonne à mes compagnons de rester près du navire pour le garder ; puis je choisis douze de mes plus vaillants guerriers, et je prends encore avec moi une outre de peau de chèvre remplie d'un vin délicieux que me donna Maron, fils d'Évanthée, prêtre d'Apollon. — Maron régnait sur la ville d'Ismare, et il habitait le bois sacré du brillant dieu du jour ; nous, pleins de vénération pour ce prêtre, nous le protégeâmes, lui, sa femme, ses enfants, et, en récompense, il me combla de présents magnifiques : il me donna sept talents d'or d'un travail précieux, un cratère d'argent, et il remplit douze amphores d'un vin suave et pur, véritable breuvage des dieux ; hors Maron, sa femme et l'intendante, nul dans la maison, pas même les esclaves, ne croyait à l'existence du vin détectable dont il nous fit présent. Lorsque, dans une coupe, on mêlait ce délicieux nectar avec vingt mesures d'eau, alors s'exhalait du cratère un suave et divin parfum auquel personne ne pouvait résister. — J'emporte donc une grande outre remplie de ce vin, et dans un sac de cuir je mets des provisions ; car je pensais déjà au fond de mon cœur que je rencontrerais un homme doué d'une force immense, plein de férocité, et ne connaissant ni la justice ni les lois.

Bientôt nous arrivons à l'ancre, et nous n'apercevons point le géant : il faisait paître ses magnifiques troupeaux. Nous entrons dans la caverne et nous y trouvons des corbeilles chargées de fromage. Des chevreaux et des agneaux remplissent la bergerie et sont enfermés dans différentes enceintes : dans les unes sont les agneaux nés les premiers, dans les autres sent les plus jeunes, et dans les troisièmes sont

ceux qui ne viennent que de naître. Nous y trouvons encore des vases de toutes espèces dans lesquels le Cyclope trait ses troupeaux et qui sont remplis de lait et rangés en ordre. Mes compagnons m'engagent à prendre quelques fromages et à nous en retourner ensuite ; ils me supplient aussi d'enlever des chèvres et des brebis, de les emmener dans notre navire et de franchir avec elles l'onde amère. Mais moi je ne les écoutai point (j'eusse cependant mieux fait de suivre leurs conseils !), parce que je voulais voir le Cyclope et savoir s'il m'accorderait les présents de l'hospitalité. Hélas ! cette entrevue devait être fatale à mes braves compagnons !

Nous allumons des bûchers et nous offrons des sacrifices aux dieux immortels ; puis nous prenons quelques fromages et nous les mangeons en attendant le Cyclope qui arrive bientôt en portant un lourd fardeau de bois desséché pour apprêter son repas et qu'il jette à l'entrée de sa caverne avec un bruit horrible. Nous, saisis d'effroi, nous fuyons jusqu'au fond de l'ancre. Le Cyclope fait entrer dans sa vaste grotte toutes les chèvres qu'il veut traire ; il laisse dans la cour les boucs et les béliers, et il soulève et roule un énorme rocher qu'il applique ensuite contre sa demeure. Vingt-deux chariots à quatre roues n'auraient pu remuer la lourde pierre qu'il vient de placer à l'entrée de sa caverne. Le géant, s'étant assis, trait, selon sa coutume, ses brebis, ses chèvres bêlantes, et il rend les jeunes agneaux à leurs mères ; puis, laissant cailler la moitié du lait, il le dépose dans des corbeilles tressées avec soin, et il met l'autre moitié dans des vases afin que ce lait lui serve de breuvage pendant son repas du soir. Lorsqu'il a terminé ces apprêts, il met le feu au bois qu'il vient d'apporter. Tout à coup il nous aperçoit et nous dit :

« Étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous en traversant les plaines immenses de l'Océan ? Est-ce pour votre négoce, ou errez-vous, sans dessein, comme des pirates qui parcourent les mers en exposant leur vie et en portant le ravage chez des peuples étrangers ? »

Aux accents terribles de cette voix formidable et à l'aspect de cet affreux colosse, nous sommes saisis d'effroi. Cependant, moi, j'ose lui répondre en ces termes :

« Nous sommes Achéens, et nous revenons de la ville de Troie. Des vents contraires nous ont égarés sur les flots, pendant que nous voguions vers notre patrie, et nous nous sommes perdus dans des voies inconnues : ainsi l'a voulu Jupiter¹. Nous nous glorifions d'être les guerriers d'Agamemnon, fils d'Atrée, d'Agamemnon dont la gloire est immense sous le ciel ; car il a renversé une puissante ville et vaincu des peuples nombreux. Maintenant nous venons embrasser tes genoux afin que tu nous donnes, selon l'usage, l'hospitalité ou du moins quelques présents. Vaillant héros, respecte les dieux, puisque nous implorons ta pitié. Jupiter hospitalier est le vengeur des suppliants et des hôtes, et il accompagne toujours les vénérables étrangers. »

Telles sont mes paroles. Le cruel Cyclope me répond :

« Étranger, tu as sans doute perdu la raison, ou tu viens d'un pays bien éloigné, puisque tu m'ordonnes de respecter et de craindre les dieux. Sache donc que les Cyclopes se soucient peu de Jupiter et de tous les immortels fortunés : ils sont plus puissants qu'eux ! Pour éviter le courroux de Jupiter, je n'épargnerai ni toi, ni tes compagnons, à moins que je le veuille bien. Mais dis-moi maintenant où tu as laissé ton navire ; apprend-moi, pour que je le sache, s'il est à l'extrémité de l'île ou près de ma grotte. »

C'est ainsi qu'il parle afin de me tenter ; mais ma grande expérience n'est point dupe de ses ruses, et je lui réponds à mon tour par ces trompeuses paroles :

« Neptune, le dieu qui ébranle la terre, a brisé mon navire en le jetant contre un rocher, au moment où j'allais toucher le promontoire qui s'élève sur les bords de ton île ; et le vent a dispersé les débris de mon frêle esquif sur les flots de la mer. Moi et ces guerriers, nous avons seuls échappé à la triste mort ! »

A ces paroles le Cyclope ne répond rien. Il se lève brusquement, saisit deux de mes compagnons et les écrase comme de jeunes faons contre la pierre de la grotte : leur cervelle jaillit à l'instant et se répand sur la terre. Alors il divise leurs membres palpitants, prépare son repas, et, semblable au lion des montagnes, il dévore les chairs, les entrailles, et même les os remplis de moelle de mes deux compagnons. A la vue de cette indigne cruauté nous élevons, en gémissant, nos mains vers Jupiter, et le désespoir s'empare de nos âmes. Quand le Cyclope a rempli son vaste corps en mangeant ces chairs humaines, il

¹ L'usage dans les traductions anciennes est de donner aux dieux grecs leur nom romain.

boit un lait pur, se couche dans la caverne, et s'étend au milieu de ses troupeaux. — Je voulais m'approcher de ce monstre, tirer le glaive aigu que je portais à mes côtés et le lui enfoncer dans la poitrine, à l'endroit où les muscles retiennent le foie, mais une autre pensée me retint ; car nous aurions péri dans cette grotte, et nous n'aurions jamais pu enlever avec nos mains l'énorme rocher que le géant avait placé à l'entrée de sa caverne. — Ainsi nous attendons en gémissant le retour de la divine Aurore.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le Cyclope allume de nouveau son bois desséché, traite ses superbes troupeaux, dispose tout avec ordre et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Quand il a terminé ces apprêts, il saisit deux autres de mes compagnons et les dévore. Puis le monstre chasse hors de l'ancre ses grasses brebis ; il enlève sans effort la roche immense de la porte, et il la remet ensuite aussi facilement qu'il aurait placé le couvercle d'un carquois. Le Cyclope, en faisant entendre de longs sifflements, conduit ses grasses brebis sur les montagnes ; et moi, je reste seul dans la grotte, méditant la vengeance, si toutefois Minerve veut encore me protéger. Parmi tous les projets qui se présentent à mon esprit, celui-ci me semble préférable : — Le Cyclope avait placé dans l'étable l'énorme tronc d'un verdoyant olivier qu'il avait coupé pour lui servir de bâton quand cet arbre serait desséché ; nous le comparions, nous, au mât d'un navire sombre et pesant, garni de vingt rames, d'un de ces navires qui sillonnent l'immensité des mers, tant ce tronc était gros et long. J'en coupe une brasse et je donne cette partie à mes compagnons en leur commandant de la dégrossir ; ceux-ci la rendent unie, moi je la taille en pointe, et je l'endurcis encore en l'exposant à la flamme étincelante ; puis je la cache avec soin sous du fumier amoncelé dans la grotte. J'ordonne ensuite à mes compagnons de tirer au sort pour savoir ceux qui, avec moi, plongeront ce pieu dans l'œil du Cyclope, quand le monstre goûtera les charmes du repos. Les quatre guerriers que désigne le sort sont ceux-là même que j'aurais voulu choisir ; et moi je suis le cinquième. — Vers le soir le géant revient en conduisant ses brebis à la belle toison ; il pousse dans la grotte ses troupeaux, et il n'en laisse aucun dehors, soit par défiance, soit qu'un dieu l'eût voulu ainsi. Il soulève l'énorme roche, la replace à l'entrée de sa caverne, s'assied, traite ses brebis et ses chèvres bêlantes, et rend les agneaux à leurs mères ; puis il saisit de nouveau deux de mes compagnons et les mange. Alors je m'approche du monstre, en tenant une coupe remplie d'un vin aux sombres couleurs, et je lui dis :

« Tiens, Cyclope, bois de ce vin, puisque tu viens de manger de la chair humaine. Je veux que tu saches quel breuvage j'avais caché dans mon navire ; je te l'offre dans l'espoir que, prenant pitié de moi, tu me renverras promptement dans ma patrie. Cyclope, tes fureurs sont maintenant intolérables ! Homme cruel et sans justice, comment veux-tu que désormais les mortels viennent en ces lieux ? »

A ces paroles le monstre prend la coupe, et il éprouve un si vif plaisir à savourer ce doux breuvage, qu'il m'en demande une seconde fois en ces termes :

« Verse-moi encore de ce vin délectable, et dis-moi quel est ton nom, afin que je te donne, comme étranger, un présent qui te réjouisse. Notre terre féconde produit aussi du vin renfermé dans de belles grappes que fait croître la pluie de Jupiter ; mais le délicieux breuvage que tu me présentes émane et du nectar et de l'ambrosie. »

Il dit, et aussitôt je lui verse de cette liqueur étincelante : trois fois j'en donne au Cyclope, et trois fois il en boit outre mesure. Aussitôt que le vin s'est emparé de ses sens, je lui adresse ces douces paroles :

« Cyclope, puisque tu me demandes mon nom, je vais te le dire ; mais fais-moi le présent de l'hospitalité comme tu me l'as promis. Mon nom est Personne : c'est Personne que m'appellent et mon père et ma mère, et tous mes fidèles compagnons. »

Le monstre cruel me répond :

« Personne, lorsque j'aurai dévoré tous tes compagnons je te mangerai le dernier : tel sera pour toi le présent de l'hospitalité. »

En parlant ainsi, le Cyclope se renverse : son énorme cou tombe dans la poussière ; le sommeil, qui dompte tous les êtres, s'empare de lui, et de sa bouche s'échappent le vin et les lambeaux de chair humaine qu'il rejette pendant son ivresse. Alors j'introduis le pieu dans la cendre pour le rendre brûlant, et par mes discours j'anime mes compagnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandonnent. Quand le tronc d'olivier est assez chauffé et que déjà, quoique vert, il va s'enflammer, je le retire tout brillant du feu, et

mes braves compagnons restent autour de moi : un dieu m'inspira sans doute cette grande audace ! Mes amis fidèles saisissent le pieu pointu, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope, et moi, me plaçant au sommet du tronc, je le fais tourner avec force. — Ainsi, lorsqu'un artisan perce avec une tarière la poutre d'un navire et qu'au-dessous de lui d'autres ouvriers, tirant une courroie des deux côtés, font continuellement mouvoir l'instrument, de même nous faisons tourner le pieu dans l'œil du Cyclope.

Tout autour de la pointe enflammée le sang ruisselle ; une ardente vapeur dévore les sourcils et les paupières du géant ; sa prunelle est consumée, et les racines de l'œil pétillent, brûlées par les flammes. — Ainsi, lorsqu'un forgeron plonge dans l'onde glacée une hache ou une doloire rougies par le feu pour les tremper (car la trempe constitue la force du fer), et que ces instruments frémissent à grand bruit, de même siffle l'œil du Cyclope percé par le pieu brûlant. Le monstre pousse des hurlements affreux qui font retentir la caverne ; et nous, saisis de frayeur, nous nous mettons à fuir. Le Cyclope arrache de son œil ce pieu souillé de sang, et dans sa fureur il le jette au loin. Aussitôt il appelle à grands cris les autres Cyclopes qui habitent les grottes voisines sur des montagnes exposées aux vents. Les géants, en entendant la voix de Polyphème, accourent de tous côtés ; ils entourent sa caverne et lui demandent en ces termes la cause de son affliction :

« Pourquoi pousser de tristes clameurs pendant la nuit divine et nous arracher au sommeil ? Quelqu'un parmi les mortels t'aurait-il enlevé malgré toi une brebis ou une chèvre ? Crains-tu que quelqu'un ne t'égorge en usant de ruse ou de violence ? »

Polyphème, du fond de son antre, leur répond en disant :

« Mes amis, Personne me tue, non par force mais par ruse. »

Les Cyclopes répliquent aussitôt :

« Puisque personne ne te fait violence dans ta solitude, que nous veux-tu ? Il est impossible d'échapper aux maux que nous envoie le grand Jupiter. Adresse-toi donc à ton père, le puissant Neptune. »

À ces mots tous les Cyclopes s'éloignent. Moi je riais en songeant combien Polyphème avait été trompé par mon nom supposé et par mon excellente ruse. — Le Cyclope, souffrant d'atroces douleurs, pousse de longs gémissements ; il marche en cherchant la pierre qui ferme l'entrée de sa caverne, et bientôt il la trouve ; puis il la saisit, la déplace, et, s'asseyant devant l'ouverture de la grotte, il étend ses mains afin de prendre quiconque tenterait de s'échapper en se confondant avec les troupeaux : ce Cyclope me croyait donc bien insensé ! — Je cherche un moyen pour nous arracher à la mort, moi et mes compagnons. J'imagine mille ruses, mille stratagèmes ; car notre vie était en danger, et nous étions menacés par un grand malheur. Voici le projet qui me semble préférable. — Il y avait dans la grotte de gras béliers à l'épaisse toison, grands, beaux et couverts d'une laine noire. Je lie en secret trois de ces béliers avec les osiers flexibles sur lesquels dormait le monstre cruel ; le bélier du milieu cachait un homme, et de chaque côté se tenaient deux autres béliers pour protéger la fuite de mes compagnons : ainsi trois animaux sont destinés à porter un guerrier. Comme il restait encore le plus beau bélier du troupeau, je le saisis par le dos, et, me glissant sous son ventre, je me tiens à sa laine ; j'attache fortement mes mains à cette épaisse toison, et j'y reste suspendu avec une constance inébranlable. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendons le retour de la divine Aurore.

Dès que la fille du matin a brillé dans les cieux, tous les béliers sortent pour se rendre aux pâturages ; les brebis que le Cyclope n'a pu traire bêlent dans l'intérieur de la grotte ; car leurs mamelles sont chargées de lait. Le monstre, affligé par de grandes douleurs, passe sa main sur le dos des béliers sans soupçonner que sous leurs ventres touffus sont attachés mes braves compagnons. Enfin le dernier de tous, le plus beau bélier du troupeau sort de la caverne : il est chargé de son épaisse toison, et de moi que mille pensées agitent. Alors le puissant Polyphème, caressant l'animal de sa main, lui parle en ces termes :

« Cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma grotte ? Autrefois, loin de rester en arrière des brebis, tu marchais à leur tête, et tu étais constamment le premier à paître dans les prairies et à brouter les tendres fleurs qui y croissent ; le premier aussi tu arrivais aux bords du fleuve et tu rentrais toujours le premier dans l'étable quand survenaient les ombres du soir. Cependant aujourd'hui te voilà le dernier de tous. Regretterais-tu l'œil de ton maître ? Personne, ce vil mortel, aidé de ses odieux

compagnons, m'a privé de la vue après avoir dompté mes sens par la force du vin ; mais j'espère qu'il n'échappera pas à sa perte. Cher bélier, puisque tu partages mes peines, que n'es-tu doué de la parole pour me dire où cet homme se dérobe à ma fureur ! Je briserais alors son crâne contre le sol ; sa cervelle se répandrait de toutes parts dans ma caverne, et mon cœur serait soulagé de tous les maux que m'a causés Personne, cet homme sans valeur ! »

En achevant ces paroles il laisse sortir l'animal. Quand nous sommes à quelque distance de la grotte je quitte le premier la laine du bélier et je délie ensuite mes compagnons. Aussitôt nous chassons devant nous les animaux les plus gras, les béliers aux jambes élancées, jusqu'à ce que nous soyons arrivés près de notre vaisseau. Joyeux, enfin, nous apparaissions à nos chers compagnons, nous qui venions d'échapper à la mort !

Mais ces guerriers, regrettant les victimes du Cyclope, poussent de longs gémissements. Moi, par mes regards, je ne leur permets pas de pleurer plus longtemps, et je leur ordonne de conduire ces superbes et nombreux troupeaux dans notre navire et de fendre ensuite l'onde amère. Mes compagnons s'embarquent, se placent sur les bancs, et, assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Lorsque nous sommes loin de l'île, à une distance d'où ma voix peut encore se faire entendre, j'adresse au Cyclope ces paroles outrageantes :

« Ce ne sont point les compagnons d'un lâche que tu as dévorés en les égorgeant avec violence dans ta grotte profonde ! Homme cruel, tes horribles forfaits devaient être expiés, puisque tu n'as pas craint de manger tes propres hôtes dans ta demeure ! Jupiter et les autres dieux t'ont puni ! »

A ces mots le Cyclope sent redoubler sa rage ; il arrache le sommet d'une montagne et le lance au-delà de mon navire à la proue azurée, (le rocher faillit effleurer l'extrémité de mon gouvernail). Alors la mer est bouleversée par la chute de cette énorme pierre ; les flots sont émus, ils refluent avec violence, repoussent mon vaisseau qui, soulevé par les ondes, est près de toucher au rivage. Aussitôt de mes deux mains je saisis un fort aviron, et j'éloigne mon navire de la plage ; puis j'encourage de nouveau mes compagnons, et je leur ordonne, par un signe de tête, de se courber sur les rames pour éviter un malheur ; ceux-ci obéissent et rament avec effort. Quand nous sommes en mer, deux fois plus loin qu'auparavant, je veux encore parler au Cyclope, mais les guerriers qui m'accompagnent veulent me faire abandonner ce projet :

« Téméraire, me disent-ils, pourquoi vouloir toujours irriter ce monstre cruel ? C'est lui qui, lançant un rocher dans la mer, a jeté notre vaisseau sur ce rivage où nous avons pensé mourir. S'il entend encore ta voix et tes menaces, il va tout à la fois écraser nos têtes et briser les poutres du navire sous le poids d'une énorme pierre qu'il nous lancera violemment ! »

Ainsi parlent mes compagnons, mais ils ne parviennent point à me fléchir. Alors plein de colère, je m'écrie :

« Cyclope, si quelqu'un parmi les faibles mortels t'interroge sur la honteuse plaie causée par la perte de ton œil, dis-lui qu'elle te fut faite par le fils de Laërte, Ulysse, le destructeur des villes, Ulysse qui possède de superbes palais dans Ithaque. »

A ces paroles le monstre répond en gémissant :

« Hélas ! la voilà donc accomplie cette ancienne prédiction ! Jadis était en cette île un devin fort et puissant qui s'appelait Télémus : il était fils d'Euryme, et il excellait dans l'art de la divination. Télémus vieillit au milieu des Cyclopes en leur annonçant l'avenir : il me prédit tout ce qui devait plus tard s'accomplir, et il me dit qu'Ulysse me ravirait la vue. Je m'attendais toujours à voir arriver dans ma grotte un héros grand, superbe, et doué d'une force immense ; et pourtant aujourd'hui c'est un homme petit, faible et lâche, qui m'arrache l'œil après m'avoir dompté par le vin ! Viens donc maintenant, Ulysse, pour que je t'offre les dons de l'hospitalité et que je supplie Neptune de t'accorder un heureux voyage ; car moi, je suis son fils, et il se glorifie, lui, d'être mon père ! Mais si cet immortel le veut, il me guérira : lui seul, parmi les hommes et les dieux, en a le pouvoir ! »

Il dit ; et moi je lui réponds en ces termes :

« Que ne suis-je aussi sûr, monstre cruel, de te priver de la vie et de t'envoyer dans les sombres demeures de Pluton, comme il est certain que Neptune ne te rendra pas ton œil ! »

Alors le Cyclope implore Neptune en élevant ses mains vers le ciel étoilé.

« Écoute-moi, puissant Neptune, immortel à la chevelure azurée, toi qui entoures la terre et les eaux ! Si vraiment je suis ton fils, et si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des villes (ce fils de Laërte, habitant d'Ithaque) ne retourne point dans ses demeures ! Cependant, si le destin veut qu'il revoie ses amis, sa patrie et ses riches palais, fais du moins que, conduit sur un navire étranger, il ne rentre dans ses foyers qu'après de longues années de souffrances ; fais encore, ô Neptune, qu'après avoir perdu tous ses compagnons, il ne trouve dans sa maison que de nouvelles infortunes ! »

C'est ainsi qu'il pria, et Neptune exauça ses vœux. — Le Cyclope saisissant de nouveau une roche plus lourde encore que la première, la balance dans les airs et la jette avec force loin de lui : cette masse tombe derrière mon navire à la proue azurée et longe l'extrémité du gouvernail. La mer est bouleversée par la chute de cette roche énorme ; les vagues émues poussent le navire en avant et le portent vers la rive.

Lorsque nous touchons à l'île où les autres vaisseaux sont restés, nous trouvons nos compagnons se livrant à la douleur et nous attendant en versant des torrents de larmes. Nous tirons le navire sur le sable et nous descendons tous sur le rivage de la mer. Mes amis fidèles font sortir du vaisseau les troupeaux enlevés au Cyclope ; nous les divisons entre nous, afin que chacun ait une part égale au butin. Quand les troupeaux sont partagés, mes guerriers aux belles cnémides me font présent du bélier sous lequel je m'étais caché ; je l'immole aussitôt sur la rive, et je brûle les cuisses de cette victime en l'honneur du fils de Saturne, qui commande aux sombres nuages et règne sur tous les immortels. — Jupiter, loin d'accueillir favorablement mon offrande, délibéra comment il anéantirait mes navires aux belles rames et ferait périr mes compagnons fidèles. — Pendant tout le jour et jusqu'au coucher du soleil nous restons assis sur le rivage, goûtant les mets abondants et savourant le vin délectable. Mais, quand l'astre du jour a terminé sa course et que les ténèbres se sont répandues sur la terre, nous nous endormons sur la plage. — Le lendemain, dès que la fille du matin, Aurore aux doigts de rose, a brillé dans les deux, je réveille mes compagnons et je leur ordonne de s'embarquer et de délier les cordages. Ils montent aussitôt dans le navire, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

Ainsi nous voguons loin de ces rives, heureux d'échapper à la mort ; mais le cœur attristé d'avoir perdu nos compagnons chéris.

Dans ce texte bien connu, on pourra observer en détail l'opposition entre barbare et civilisé :

- *Le Cyclope représente l'homme sauvage*
 - *le texte en fait bien un homme ; il parle la même langue qu'Ulysse*
 - *mais son physique le distingue : géant et monstrueux*
 - *il n'est pas civilisé : il pratique l'élevage et non l'agriculture, il ne produit ni blé ni vin.*
 - *il ne respecte pas les lois de Zeus, notamment le devoir d'hospitalité*
 - *il ne fait pas preuve d'intelligence*
 - *il mange la viande crue et est anthropophage*
- *Ulysse au contraire est un homme civilisé :*
 - *quoique chef il consulte ses compagnons, et les pleure à leur mort*
 - *il respecte les dieux, il pratique les sacrifices prescrits*
 - *il utilise la réflexion et la ruse*
- *mais on notera les ambiguïtés des deux portraits :*
 - *le Cyclope a des compagnons et une religion, il est protégé par Poséidon (Neptune) et sa prière finale sera exaucée*
 - *Ulysse commet l'erreur de défier inutilement Poséidon et comprend que Zeus n'accepte pas son sacrifice.*



Oenoché à figures noires, v. 500 av. J.-C.

[Musée du Louvre](#)



Joseph Sattler, *Homme face au crâne de Cyclope*, 1929.

[Musée d'Art moderne et contemporain](#), Strasbourg

Odyssée : les Lestrygons (X, 80-132)

Peu après l'épisode des Cyclopes, nouvelle rencontre avec des anthropophages.

Durant six jours et six nuits nous errons sur la mer ; mais le septième jour nous apercevons la haute ville de Lamus¹, la spacieuse Lestrygonie. Là, le berger, rentrant avec ses troupeaux, appelle un autre berger qui, répondant à la voix de son compagnon, s'empresse de sortir avec ses troupeaux et de les conduire dans les campagnes. Là, un homme qui saurait vaincre le sommeil gagnerait un double salaire s'il menait paître tour à tour les bœufs et les blanches brebis ; car les voies de la nuit et du jour se touchent.² — Nous atteignons un port superbe qu'entoure de toutes parts une roche escarpée dont les deux extrémités s'avancent jusqu'à l'embouchure et forment une étroite entrée. C'est dans ce port que mes compagnons entrent avec nos navires ballottés par les flots, et qu'ils les attachent les uns auprès des autres. Jamais aucune vague ne s'élève dans cette enceinte, où règne constamment une paisible sérénité. Moi seul, resté en dehors, je lie mon sombre navire à un rocher situé à l'extrémité du port, et je monte ensuite sur une hauteur pour connaître le pays. Je n'aperçois d'abord aucune trace de culture, ni de travaux humains ; mais je vois seulement s'élever du sein de la terre des tourbillons de fumée. Je prends alors deux de mes plus vaillants compagnons et un héraut pour les envoyer à la découverte et pour savoir quels sont les hommes qui, dans cette contrée, se nourrissent des doux fruits de la terre. Ces guerriers prennent une route facile, la même que suivent les chariots lorsqu'ils conduisent à la ville le bois coupé sur les hautes montagnes. Près de la cité ils rencontrent la vaillante fille du Lestrygon Antiphate qui s'en allait puiser de l'eau : elle descendait à la limpide fontaine Artacie ; car c'était là qu'on venait chercher l'eau nécessaire à la ville. Mes compagnons s'adressent à cette jeune fille, lui demandent quel est le roi de ces contrées, sur quels peuples il règne ; et aussitôt elle leur montre les superbes demeures de son père. Ils se rendent au palais et trouvent une femme grande comme une haute montagne : à cette vue ils sont saisis d'horreur. Soudain cette femme fait venir de la place publique le célèbre Antiphate, son époux, qui médite la mort de mes braves compagnons. Il en saisit un, et le prépare pour son repas ; les deux autres s'enfuient en toute hâte pour regagner la flotte. Mais Antiphate pousse de grands cris, et aussitôt les vigoureux Lestrygons, qui ressemblent non à des hommes, mais à des géants, accourent en foule de toutes parts. Ces peuples, du haut des montagnes, jettent d'énormes pierres ; et du sein de notre flotte s'élève un affreux tumulte causé par les gémissements de nos rameurs et par le fracas de nos navires brisés. Les Lestrygons percent mes guerriers comme de faibles poissons, et ils les emportent pour leurs ignobles festins. Tandis que ces géants massacrent mes compagnons dans l'intérieur du port, moi je tire mon glaive aigu et je coupe les câbles de mon navire. Soudain, excitant les guerriers, je leur ordonne de se courber sur les rames pour échapper au malheur. Tous alors, craignant la mort, rament avec vitesse. Mon navire trouve enfin son salut au milieu des mers, loin de ces roches élevées. Mais tous nos autres vaisseaux périrent dans le port. Nous recommençons à naviguer, contents d'avoir échappé au trépas, mais affligés d'avoir perdu nos compagnons chéris.

En comparaison avec les Cyclopes les éléments distinctifs apparaissent :

- *les Lestrygons sont de la race mythique des Géants*
- *ils vivent en agglomération, ils ont un roi dans son palais et une place publique*
- *ils consomment la chair humaine non crue, en solitaire, mais en festins où ils la cuisent et la partagent.*



Terre cuite dite « Plaque Campana », [musée du Louvre](#)

[Haut du document](#)

¹ Fils de Poséidon

² Expression fort discutée : elle semble désigner une région septentrionale, où les jours et les nuits sont de longueur très différente suivant la saison et les crépuscules très longs.

Eschyle, *Les Perses*

Traduction Pierron 1870 <http://remacle.org/bloodwolf/tragediens/eschyle/index.htm>

Dans cette tragédie, qui porte exceptionnellement sur un sujet d'actualité historique (la victoire des Grecs sur les Perses à Salamine en 480 av. J.-C.), Eschyle se place du point de vue des vaincus : autour du chœur des Fidèles, les conseillers du roi, s'expriment successivement la reine-mère, l'ombre du défunt roi Darius et enfin son fils, le jeune roi vaincu Xerxès.

1. *Songe de la Reine perse Atossa, veuve de Darius et mère de Xerxès, au matin de la bataille (vers 176 – 214)*

Mille songes pendant les nuits viennent sans cesse m'assaillir, depuis que mon fils a rassemblé son armée, depuis qu'il est parti, brûlant de dévaster la terre d'Ionie. Mais nul encore ne m'a aussi vivement frappée que le songe de la dernière nuit. Écoute. Il m'a semblé voir deux femmes apparaître devant moi, magnifiquement vêtues : l'une était parée de l'habit des Perses, l'autre du costume dorien¹ ; leur taille avait plus de majesté que celle des femmes d'aujourd'hui ; leur beauté était sans tache ; c'étaient deux filles de la même race, c'étaient deux sœurs. A chacune d'elles le sort avait fixé sa patrie : l'une habitait la terre de Grèce, l'autre la terre des Barbares. Un débat, à ce qu'il me paraissait, s'éleva entre elles. Mon fils s'en aperçoit ; il les arrête, il les apaise ; puis l'une et l'autre il les attelle à son char, le cou captif sous les mêmes courroies. Et l'une s'enorgueillissait de son harnais, et sa bouche ne résistait pas au frein. L'autre, au contraire, se cabre ; de ses deux mains elle disloque les pièces du char ; elle s'élançait, entraînant ces débris : elle a jeté son frein et brisé son joug. Mon fils tombe ; Darius son père accourt, le console ; mais Xerxès, à cette apparition, déchire ses vêtements sur son corps.

Voilà le récit de ma vision nocturne. À mon lever, je baignai mes mains dans une source pure ; préparée pour le sacrifice, je m'approchai de l'autel. J'allais présenter l'offrande aux dieux qui protègent contre les sinistres présages. Tout à coup un aigle vient se réfugier au foyer du Soleil. Saisie d'effroi, je demeurai sans voix, mes amis. Bientôt, d'un vol rapide, un épervier s'abat sur l'aigle à mes yeux ; de ses serres, il lui déchire la tête, et l'aigle épouvanté lui abandonne son corps sans résistance.

Ce que j'ai vu m'a effrayée ; mon récit vous remplit de crainte ; car vous le savez assez, vainqueur mon fils deviendrait le plus glorieux des héros. Vaincu, toutefois, il n'a nul compte à rendre à ses sujets ; et, s'il vit, il régnera comme auparavant sur cet empire.

Plusieurs aspects retiennent l'attention dans ce texte célèbre :

- *le songe est un message divin, de même que le présage de l'épervier et de l'aigle*
- *le tableau de l'opposition Grecs – Perses :*
 - *on notera que la reine se qualifie elle-même de barbare : ce n'est pas un jugement moral mais une constatation de la différence de langage et de mœurs*
 - *les deux femmes sont des « sœurs de la même famille », précise le texte grec.*
 - *la caractéristique des Grecs est ici le refus du joug, alors que les Perses en sont fiers (voir le texte d'Hérodote sur [les Perses](#)) : la liberté politique est pour eux fondamentale*
 - *la phrase finale est un autre trait attribué par les Grecs aux Perses : l'absence de démocratie fait du roi un autocrate.*



[Portrait de princesse](#)

¹ Les Doriens sont assimilés aux Spartiates, fer de lance de l'armée grecque contre les Perses.

2. *Le messager perse fait le récit de la défaite de Salamine (vers 347 – 434)*

LE COURRIER.

Les dieux ont voulu sauver la cité de la déesse Pallas.

ATOSSA

Athènes est-elle une cité inexpugnable ?

LE COURRIER.

Athènes contient des hommes ; et c'est là le rempart invincible.

ATOSSA.

Mais comment, dis-moi, le combat s'est-il engagé ? Sont-ce les Grecs qui ont commencé l'attaque ? Est-ce mon fils, trop plein de confiance dans la multitude de ses navires ?

LE COURRIER.

Reine, un dieu déployant ses vengeances, quelque fatal génie fondant sur nous, voilà quelle a été la cause première du désastre. Un soldat grec de l'armée athénienne était venu dire à ton fils Xerxès qu'à l'instant où les noires ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient la position; que, pour sauver leur vie, ils allaient se rembarquer en hâte et se disperser dans les ténèbres. À cette nouvelle, Xerxès, qui ne se méfiait ni de la ruse du Grec ni de la jalousie des dieux, ordonne à tous les commandants de la flotte qu'à l'instant où la terre cesserait d'être éclairée par les rayons du soleil et où les ombres de la nuit rempliraient les espaces célestes, ils disposent sur trois rangs leurs innombrables navires ; qu'ils ferment tous les passages, tous les détroits ; que d'autres vaisseaux enfin investissent l'île d'Ajax¹. « Si les Grecs évitent leur fatal destin, si leur flotte trouve le moyen d'échapper furtivement, vous serez tous décapités. » Tels furent les ordres qu'il donna dans sa confiance ; car il ne savait pas ce que lui réservaient les dieux.

Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence ; elles prennent le repas du soir ; les matelots attachent par la courroie leurs rames aux bancs, toutes prêtes pour la manœuvre. Quand la lumière du soleil a disparu, quand la nuit est survenue, rameurs, soldats, chacun regagne son navire. Les rangs de la flotte guerrière se suivent dans l'ordre prescrit. Tous les vaisseaux se rendent à leur poste, et, durant toute la nuit, les pilotes tiennent les équipages en haleine. Cependant la nuit se passait, et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de s'échapper à la faveur des ténèbres.

Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant, une clameur immense, modulée comme un chant sacré, s'élève dans les rangs des Grecs, et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les Barbares sont saisis d'effroi ; car il n'était point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs : pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait tout ce mouvement. Le signal est donné ; soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre ; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de tous vos biens. » À ce cri nous répondons, de notre côté, par un bruit impétueux en langue perse ; la bataille allait s'engager.

Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Mais bientôt, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires s'embarrassent les uns aux autres, s'entrechoquent mutuellement de leurs becs d'airain : des rangs de rames entiers sont fracassés. Cependant la flotte grecque, par une manœuvre habile, forme cercle alentour, et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont culbutés ; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts ; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des Barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase

¹ Périphrase désignant Salamine, dont le roi était Ajax, l'un des plus braves Grecs de la guerre de Troie.

les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables. Enfin la nuit montra sa sombre face, et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point : à énumérer toutes nos pertes, dix jours entiers ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais, en un seul jour, il n'a péri une telle multitude d'hommes.

ATOSSA.

Hélas ! hélas ! une immense mer d'infortunes vient d'engloutir les Perses et toute la race des Barbares.

Contrairement à Homère, Eschyle emploie le mot « barbare », ici dans la bouche du messenger lui-même barbare c'est-à-dire perse.

Les caractères négatifs des barbares dans ce texte contrastent implicitement ou non avec le comportement des Grecs :

- *le nombre et les inconvénients qui en résultent*
- *le désordre*
- *le vacarme*
- *l'orgueil de Xerxès*
- *la lâcheté des soldats*



Poséidon sur un hippocampe et quatre navires

[Musée du Louvre](#)

[Haut du document](#)

Hérodote, l'Égypte (II, 35-36)

Traduction Larcher, 1850 <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/index.htm>

Sur les neuf livres des Enquêtes, Hérodote en consacre un entier à l'Égypte. Les Égyptiens sont des barbares, puisqu'ils ne parlent pas le grec, et leurs mœurs sont bien étranges. Mais le regard d'Hérodote n'oublie pas qu'ils sont porteurs d'une culture plus ancienne que la grecque.

XXXV. Je m'étendrai davantage sur ce qui concerne l'Égypte, parce qu'elle renferme plus de merveilles que nul autre pays, et qu'il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression : par ces raisons, je m'étendrai davantage sur ce pays. Comme les Égyptiens sont nés sous un climat bien différent des autres climats et que le Nil est d'une nature bien différente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. Chez eux, les femmes vont sur la place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à la toile. Les autres nations font la toile en poussant la trame en haut, les Égyptiens en la poussant en bas. En Égypte, les hommes portent les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules. Les femmes urinent debout, les hommes accroupis ; quant aux autres besoins naturels, ils se renferment dans leurs maisons ; mais ils mangent dans les rues. Ils apportent pour raison de cette conduite que les choses indécentes, mais nécessaires, doivent se faire en secret, au lieu que celles qui ne sont point indécentes doivent se faire en public. Chez les Égyptiens, les femmes ne peuvent être prêtresses d'aucun dieu ni d'aucune déesse ; le sacerdoce est réservé aux hommes. Si les enfants mâles ne veulent point nourrir leurs pères et leurs mères, on ne les y force pas ; mais si les filles le refusent, on les y contraint.

XXXVI. Dans les autres pays, les prêtres portent leurs cheveux ; en Égypte, ils les rasent. Chez les autres nations, dès qu'on est en deuil, on se fait raser, et surtout les plus proches parents ; les Égyptiens, au contraire, laissent croître leurs cheveux et leur barbe à la mort de leurs proches, quoique jusqu'alors ils se fussent rasés. Les autres peuples prennent leurs repas dans un endroit séparé des bêtes, les Égyptiens mangent avec elles. Partout ailleurs on se nourrit de froment et d'orge ; en Égypte, on regarde comme déshonorés ceux qui s'en nourrissent et l'on y fait usage d'épeautre. Ils pétrissent la farine avec les pieds, mais ils l'argile avec les mains. Toutes les autres nations, excepté celles qui sont instruites par eux, laissent les parties de la génération dans leur état naturel ; eux, au contraire, se font circoncire. Les hommes ont chacun deux habits, les femmes n'en ont qu'un. Les autres peuples attachent en dehors les cordages et les anneaux ou crochets des voiles ; les Égyptiens, en dedans. Les Grecs écrivent et calculent avec des jetons, en portant la main de la gauche vers la droite ; les Égyptiens, en la conduisant de la droite à la gauche ; et néanmoins ils disent qu'ils écrivent et calculent à droite, et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes de lettres, les sacrées et les populaires¹.

Hérodote a voyagé en Égypte, surtout dans le delta et à Memphis, et jusqu'à Assouan, affirme-t-il (II, 29) ; il a observé que le Nil se comportait à l'inverse des cours d'eau de son Asie mineure natale : ses crues sont en été alors qu'il ne pleut pas. De là l'idée que les hommes d'Égypte aussi se comportent de façon inverse.



Statuette du dieu Nil [Musée du Louvre](#)

[Haut du document](#)

¹ Les hiéroglyphes et l'écriture cursive, dite démotique.

Hérodote, III, 38 : réflexion sur la relativité des coutumes

Traduction Larcher, 1850 <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/index.htm>

Le roi perse Cambyse, dans son expédition contre l'Égypte, s'est signalé par des actes particulièrement insensés dont Hérodote vient de donner quelques exemples.

XXXVIII. Je suis convaincu par tous ces traits que Cambyse n'était qu'un furieux ; car, sans cela, il n'aurait jamais entrepris de se jouer de la religion et des lois.

Si l'on proposait en effet à tous les hommes de faire un choix parmi les meilleures lois qui s'observent dans les divers pays, il est certain que, après un examen réfléchi, chacun se déterminerait pour celles de sa patrie : tant il est vrai que tout homme est persuadé qu'il n'en est point de plus belles. Il n'y a donc nulle apparence que tout autre qu'un insensé et un furieux en fit un sujet de dérision.

Que tous les hommes soient dans ces sentiments touchant leurs lois et leurs usages, c'est ce qu'on peut confirmer par plusieurs exemples, et entre autres par celui-ci. Un jour Darius, ayant appelé près de lui des Grecs soumis à sa domination, leur demanda pour quelle somme ils pourraient se résoudre à se nourrir des corps morts de leurs pères. Tous répondirent qu'ils ne le feraient jamais, quelque argent qu'on pût leur donner. Il fit venir ensuite les Callaties, peuples des Indes, qui mangent leurs pères ; il leur demanda en présence des Grecs, à qui un interprète expliquait tout ce qui se disait de part et d'autre, quelle somme d'argent pourrait les engager à brûler leurs pères après leur mort¹. Les Indiens, se récriant à cette question, le prièrent de ne leur pas tenir un langage si odieux : tant la coutume a de force. Aussi rien ne me paraît plus vrai que ce mot que l'on trouve dans les poésies de Pindare : la coutume est un roi qui gouverne tout.



Jean-Adrien Guignet, *Cambyse et Psamménite*

[Musée du Louvre](#)

[Haut du document](#)

¹ L'usage en Grèce est variable : on incinère ou on enterre les morts, suivant les régions et les époques.

Hérodote : comment les Perses choisirent la monarchie plutôt que la démocratie ou l'oligarchie, III, 80-83.

Traduction Larcher, 1850. <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/thalie.htm#16>

Hérodote rapporte comment sept nobles, parmi lesquels le futur roi Darius, ont renversé les mages qui s'étaient emparé du pouvoir après la mort de Cambyse. Les voici qui délibèrent sur le meilleur mode de gouvernement.

LXXX. Cinq jours après le rétablissement de la tranquillité, les sept seigneurs qui s'étaient soulevés contre les mages tinrent conseil sur l'état actuel des affaires. Leurs discours paraîtront incroyables à quelques Grecs ; ils n'en sont pas cependant moins vrais. Otanès exhorta les Perses à mettre l'autorité en commun. « Je crois, dit-il, que l'on ne doit plus désormais confier l'administration de l'État à un seul homme, le gouvernement monarchique n'étant ni agréable ni bon. Vous savez à quel point d'insolence en était venu Cambyse, et vous avez éprouvé vous-mêmes celle du mage. Comment, en effet, la monarchie pourrait-elle être un bon gouvernement ? Le monarque fait ce qu'il veut, sans rendre compte de sa conduite. L'homme le plus vertueux, élevé à cette haute dignité, perdrait bientôt toutes ses bonnes qualités. Car l'envie naît avec tous les hommes, et les avantages dont jouit un monarque le portent à l'insolence. Or, quiconque a ces deux vices a tous les vices ensemble : il commet les actions les plus atroces, tantôt dans l'ivresse de l'insolence et tantôt par envie. Un roi devrait être exempt d'envie, du moins parce qu'il jouit de toutes sortes de biens ; mais c'est tout le contraire, et ses sujets ne le savent que trop par expérience. Il hait les plus honnêtes gens, et semble chagrin de ce qu'ils existent encore. Il n'est bien qu'avec les plus méchants. Il prête volontiers l'oreille à la calomnie, il accueille les délateurs ; mais ce qu'il y a de plus bizarre, si on le loue modestement il s'en offense ; si, au contraire, on le recherche avec empressement, il en est pareillement blessé, et ne l'impute qu'à la plus basse flatterie ; enfin, et c'est le plus terrible de tous les inconvénients, il renverse les lois de la patrie, il attaque l'honneur des femmes et fait mourir qui bon lui semble, sans observer aucune formalité.

Il n'en est pas de même du gouvernement démocratique. Premièrement on l'appelle isonomie (l'égalité des lois) ; c'est le plus beau de tous les noms : secondement, il ne s'y commet aucun de ces désordres qui sont inséparables de l'État monarchique. Le magistrat s'y élit au sort ; il est comptable de son administration, et toutes les délibérations s'y font en commun. Je suis donc d'avis d'abolir le gouvernement monarchique et d'établir le démocratique, parce que tout pouvoir appartient au peuple. » Telle fut l'opinion d'Otanès.

LXXXI. Mégabyse, qui parla après lui, leur conseilla d'instituer l'oligarchie. « Je pense, dit-il, avec Otanès, qu'il faut abolir la tyrannie, et j'approuve tout ce qu'il a dit à ce sujet. Mais quand il nous exhorte à remettre la puissance souveraine entre les mains du peuple, il s'écarte du bon chemin : rien de plus insensé et de plus insolent qu'une multitude incapable ; en voulant éviter l'insolence d'un tyran, on tombe sous la tyrannie d'un peuple effréné. Y a-t-il rien de plus insupportable ? Si un roi forme quelque entreprise, c'est avec connaissance : le peuple, au contraire, n'a ni intelligence ni raison. Eh ! comment en aurait-il, lui qui n'a jamais reçu aucune instruction et qui ne connaît ni le bien ni le décent ? Il se jette dans une affaire, tête baissée et sans jugement, semblable à un torrent qui entraîne tout sur son passage. Puissent les ennemis des Perses user de la démocratie ! Pour nous, faisons choix des hommes les plus vertueux ; mettons-leur la puissance entre les mains ; nous serons nous-mêmes de ce nombre, et, suivant toutes les apparences, des hommes sages et éclairés ne donneront que d'excellents conseils. »

LXXXII. Tel fut l'avis de Mégabyse. Darius parla le troisième, et proposa le sien en ces termes : « L'avis de Mégabyse contre la démocratie me paraît juste et plein de sens ; il n'en est pas de même de ce qu'il a avancé en faveur de l'oligarchie. Les trois sortes de gouvernements que l'on puisse proposer, le démocratique, l'oligarchique et le monarchique étant aussi parfaits qu'ils peuvent l'être, je dis que l'état monarchique l'emporte de beaucoup sur les deux autres ; car il est constant qu'il n'y a rien de meilleur que le gouvernement d'un seul homme, quand il est homme de bien. Un tel homme ne peut manquer de gouverner ses sujets d'une manière irrépréhensible : les délibérations sont secrètes, les ennemis n'en ont

aucune connaissance. Il n'en est pas ainsi de l'oligarchie : ce gouvernement étant composé de plusieurs personnes qui s'appliquent à la vertu dans la vue du bien public, il naît ordinairement entre elles des inimitiés particulières et violentes. Chacun veut primer, chacun veut que son opinion prévale : de là les haines réciproques et les séditions ; des séditions on passe aux meurtres, et des meurtres on revient ordinairement à la monarchie. Cela prouve combien le gouvernement d'un seul est préférable à celui de plusieurs. D'un autre côté, quand le peuple commande, il est impossible qu'il ne s'introduise beaucoup de désordre dans un État. La corruption, une fois établie dans la république, ne produit point des haines entre les méchants ; elle les unit, au contraire, par les liens d'une étroite amitié : car ceux qui perdent l'État agissent de concert et se soutiennent mutuellement. Ils continuent toujours à faire le mal, jusqu'à ce qu'il s'élève quelque grand personnage qui les réprime en prenant autorité sur le peuple. Cet homme se fait admirer, et cette admiration en fait un monarque ; ce qui nous prouve encore que, de tous les gouvernements, le monarchique est le meilleur. Mais enfin, pour tout dire en peu de mots, d'où nous est venue la liberté ? de qui la tenons-nous ? du peuple, de l'oligarchie, ou d'un monarque ? Puisqu'il est donc vrai que c'est par un seul homme que nous avons été délivrés de l'esclavage¹, je conclus qu'il faut nous en tenir au gouvernement d'un seul : d'ailleurs on ne doit point renverser les lois de la patrie lorsqu'elles sont sages ; cela serait dangereux. »

LXXXIII. Tels furent les trois sentiments proposés. Le dernier fut approuvé par les quatre d'entre les sept qui n'avaient point encore opiné.

Enfin Darius manœuvre pour être choisi comme roi.



Taureau ailé, palais de Darius I à Suse

[Musée du Louvre](#)

[Haut du document](#)

¹ Allusion à Cyrus, fondateur de la dynastie achéménide (549-330), qui libéra les Perses des Mèdes.

Hérodote, les Scythes et autres peuples barbares (livre IV)

Traduction Larcher, 1850 <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/index.htm>

Sous le nom de Scythes sont rassemblés des peuples nomades qui menacèrent l'empire perse. Hérodote aurait voyagé dans les régions bordant la Mer Noire que certains occupaient.

1. la guerre (IV, 64-65)

LXIV. Quant à la guerre, voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin ; sans cela, il en sera privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le haut, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de boeuf ; et, quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte, et s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines, comme des capes de berger, et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent, jusqu'aux ongles inclusivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est en effet épaisse ; et de toutes les peaux, c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leurs chevaux. Telles sont les coutumes reçues parmi ces peuples.

LXV. Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un morceau de cuir de boeuf, sans apprêt ; les riches non seulement le couvrent d'un morceau de peau de boeuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, ainsi que les pauvres, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si, après avoir eu quelque querelle ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils appellent cela des actions de valeur.



Archers scythes (4^e s. av. J.-C.)

Les peuples voisins des Scythes (IV, 103-109)

Les Scythes cherchent l'alliance de leurs voisins contre les Perses. Hérodote en profite pour dire ce qu'il a appris de chacun de ces peuples.

CIII. Ceux d'entre ces peuples qu'on appelle Taures ont des coutumes particulières. Ils immolent à Iphigénie¹ de la manière que je vais dire les étrangers qui échouent sur leurs côtes, et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête : quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête et l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut du rocher où le temple est bâti ; quelques autres conviennent du traitement fait à la tête, mais ils assurent qu'on enterre le corps, au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon. Quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison, et surtout au-dessus de la cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, qu'elle garde et protège toute la maison. Ils vivent du butin qu'ils font à la guerre.

CIV. Les Agathyrses sont les plus efféminés de tous les hommes et portent la plupart du temps des ornements d'or. Les femmes sont communes entre eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et que ne faisant tous pour ainsi dire qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets ni à la haine ni à la jalousie. Quant au reste de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces².

CV. Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de sortir de leur pays à cause d'une multitude de serpents qu'il produisit, et parce qu'il en vint en plus grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés, qu'ils s'expatrièrent et se retirèrent chez les Budins.

Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes ; ce n'est pas qu'ils ne les soutiennent, et même avec serment.

CVI. Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages (anthropophages). Ils ne connaissent ni les lois ni la justice ; ils sont nomades. Leurs habits ressemblent à ceux des Scythes ; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

CVII. Les Mélanchlaenes portent tous des habits noirs ; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

CVIII. Les Budins forment une grande et nombreuse nation. Ils se peignent le corps entier en bleu et en rouge. Il y a dans leur pays une ville entièrement bâtie en bois ; elle s'appelle Gélonus. Ses murailles sont aussi toutes de bois ; elles sont hautes, et ont à chaque face trente stades³ de longueur. Leurs maisons et leurs temples sont également de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs. Ils sont bâtis à la façon des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans, ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Aussi les Gélons sont-ils Grecs d'origine. Ayant quitté les comptoirs côtiers ils s'établirent dans le pays des Budins. Leur langue est un mélange de grec et de scythe.

CIX. Les Budins n'ont ni la même langue ni la même manière de vivre que les Gérons. Ils sont autochtones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de blé, ont des jardins, et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage ni par la couleur. Les Grecs les confondent, et comprennent les Budins sous le nom de Gélons ; mais ils se trompent.

[Haut du document](#)

¹ Iphigénie a échappé au sacrifice où son père l'avait menée, grâce à Artémis qui l'a transportée en Tauride (Crimée) où elle est devenue prêtresse d'un culte qui mettait à mort les étrangers.

² Nom générique donné par les Grecs aux peuples occupant le nord de la mer Égée jusqu'au Danube.

³ Un stade fait environ 180 mètres.

2. Les peuples de Lybie (IV, 168-180)

La Libye antique désigne toutes les régions situées entre l'Égypte et les colonnes d'Hercule. Hérodote s'intéresse aux peuples qui occupent la côte méditerranéenne de l'Égypte jusqu'à Carthage.

Voici l'ordre dans lequel on trouve les peuples de la Libye, à commencer depuis l'Égypte.

Les premiers qu'on rencontre sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens. Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre, et laissent croître leurs cheveux ; si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent à leur tour, et le jettent ensuite. Ces peuples sont les seuls Libyens qui aient cette coutume ; ils sont aussi les seuls qui présentent leurs filles au roi lorsqu'elles vont se marier. Celle qui lui plaît est déflorée par lui. Cette nation s'étend depuis l'Égypte jusqu'à un port appelé Plynos.

CLXIX. Les Giligammes touchent aux Adyrmachides : ils habitent le pays qui est vers l'occident jusqu'à l'île Aphrodisias. Dans cet intervalle est l'île de Platée, où les Cyrénéens envoyèrent une colonie. Aziris, où ils s'établirent aussi, est sur le continent, ainsi que le port de Ménélas. C'est là qu'on commence à trouver le silphium¹. Le pays où croît cette plante s'étend dans l'île de Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte. Ces peuples ont presque les mêmes coutumes que les autres.

CLXX. Immédiatement après les Giligammes, on trouve les Asbystes, du côté du couchant : ils habitent le pays au-dessus de Cyrène ; mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer : les côtes maritimes sont occupées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux sont beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils s'étudient à imiter la plupart des coutumes des Cyrénéens.

CLXXI. Les Auschises sont à l'occident des Asbystes, auxquels ils confinent : ils habitent au-dessus de Barcé et s'étendent jusqu'à la mer, près des Évespérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises ; leur nation est peu nombreuse ; elle s'étend sur les côtes de la mer vers Tauchires, ville du territoire de Barcé. Leurs usages sont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-dessus de Cyrène.

CLXXII. Les pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer, et montent à un certain canton, nommé Augiles, pour y recueillir en automne les dattes. Les palmiers y croissent en abondance, y viennent très beaux, et portent tous du fruit. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, et, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite. Ils ont coutume d'avoir chacun plusieurs femmes et de les voir publiquement, à peu près comme les Massagètes², après avoir planté à terre leur bâton. Lorsqu'un Nasamon se marie pour la première fois, la première nuit de ses noces, la mariée accorde ses faveurs à tous les convives, et chacun lui fait un présent qu'il a apporté de sa maison.

Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus vaillants, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres ; ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. Ils se donnent mutuellement la foi en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

CLXXIII. Les Psylles étaient voisins des Nasamons ; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait de son souffle desséché leurs citernes, car tout leur pays était en dedans de la Syrte, et sans eau. Ayant tenu conseil entre eux, ils résolurent, d'un consentement unanime, d'aller faire la guerre au vent du midi. Je rapporte les propos des Libyens. Lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts sablonneux, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

¹ Plante de Cyrénaïque d'où était tiré un condiment extrêmement recherché.

² Peuple scythe (I, 201).

CLXXIV. Au-dessus de ces peuples, vers le midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les Garamantes, qui évitent les hommes et tout commerce avec eux ; ils n'ont aucune sorte d'armes et ne savent pas même se défendre.

CLXXV. Cette nation habite au-dessus des Nasamons. Elle a pour voisins les Maces. Ceux-ci sont à l'ouest et le long de la mer. Ils se rasent de manière qu'il reste, sur le haut de la tête, une touffe de cheveux. Ils y parviennent en laissant croître leurs cheveux sur le milieu de la tête, et en se rasant de très près des deux côtés. Quand ils vont à la guerre, ils portent pour armes défensives des peaux d'autruches. Le Cinyps descend de la colline des Grâces, traverse leur pays, et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt, alors que le reste de la Libye, dont j'ai parlé jusqu'ici, est un pays où l'on ne voit point d'arbres ; de cette colline à la mer il y a deux cents stades¹.

CLXXVI. Les Gindanes touchent aux Maces. On dit que leurs femmes portent chacune, autour de la cheville du pied, des anneaux de cuir, et chacune en a beaucoup ; on dit qu'elles en ajoutent un chaque fois qu'elles ont eu commerce avec un homme ; celle qui en a davantage est la plus estimée, comme ayant été aimée d'un plus grand nombre d'hommes.

CLXXVII. Les Lotophages habitent le rivage de la mer, qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos : ce fruit est à peu près de la grosseur de celui du lentisque, et d'une douceur pareille à celle des dattes. Les Lotophages en font aussi du vin.

CLXXVIII. Ils confinent, le long de la mer, aux Machlyes : ceux-ci font aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac nommé Tritonis où l'on voit l'île de Phla. On dit qu'il avait été prédit par les oracles que les Lacédémoniens enverraient une colonie dans cette île. [...]

CLXXX. Immédiatement après les Machlyes, on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis ; mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant. Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Athéna ; et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais, avant de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète à la grecque celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée ; et, lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char, et la promènent autour du lac. Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux. Je pense cependant que c'était à la manière des Égyptiens. Je suis en effet d'avis que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte chez les Grecs. Ils prétendent que Minerve est fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et qu'ayant eu quelque sujet de plainte contre son père, elle se donna à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille. Les femmes sont en commun chez ces peuples ; elles ne demeurent point avec les hommes, et les deux sexes s'unissent à la manière du bétail. Les enfants sont élevés par leurs mères : quand ils sont grands, on les mène à l'assemblée que les hommes tiennent tous les trois mois. Celui à qui un enfant ressemble passe pour en être le père.

CLXXXI. Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye...

La description ethnographique et géographique se poursuit jusqu'au chapitre CXCIX.

[Haut du document](#)



Relief du [mausolée de Ghirza](#) (Libye)

¹ Une trentaine de kilomètres.

Athénée, La mort de Sardanapale

Source : *Deipnosophistes*, XII, 38, traduction Lefebvre De Villebrune, Paris 1789
<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/athenee/livre12fr2.htm>

Athénée est un Grec romanisé qui composa vers 200 ap. J.-C. le récit d'un « banquet entre intellectuels », en fait une anthologie d'anecdotes érudites sur tous les sujets : ici les hommes les plus adonnés au luxe.

Dans le livre III de son *Histoire de Perse*, Ctésias¹ rapporte que tous les potentats d'Asie se sont livrés à la volupté, en particulier Ninyas, le fils de Ninus et de Sémiramis. On raconte que ce prince restait toujours confiné dans son palais, ne se montrant qu'à ses eunuques et à ses femmes.

Telle fut aussi la caractéristique de Sardanapale, rejeton d'Anacyndaraxès, selon les uns, d'Anabaraxarès, selon les autres. Un jour, Arbacès, Mède² de naissance et l'un des généraux de notre monarque, obtint, par l'intermédiaire de l'eunuque Sparamezès, le privilège de voir Sardanapale. Ajoutons que ce ne fut point sans rechigner que le roi honora sa demande. Lorsque le Mède entra, il découvrit un prince outrageusement fardé et couvert de bijoux féminins, filant de la laine pourpre en compagnie de ses concubines, les jambes en l'air, portant la robe des femmes, le menton glabre, et le visage soigneusement poli à la pierre ponce. Son teint était plus blanc que le lait, et ses sourcils étaient peints en noir. Quand il aperçut Arbacès, il reprit du blanc et s'en humecta le visage. Presque tous les historiens, notamment Douris, disent que cet Arbacès, horrifié d'être le sujet d'un tel individu, le poignarda à mort.

De son côté, Ctésias affirme que Sardanapale, attaqué par ce même Arbacès, leva une armée considérable contre lui, mais qu'il fut finalement vaincu. C'est alors qu'il se fit brûler dans son palais, au milieu d'un bûcher colossal de quatre cents pieds de haut, où il entassa cent cinquante divans en or et autant de tables, en or également. Sur le bûcher, il fit construire une chambre en bois de quelque cent pieds de long, dans laquelle il entreposa tous les divans : sur l'un, il s'allongea aux côtés de la reine, les autres étant occupés par ses hétaires. Quant à ses trois fils et deux filles, dès qu'il s'était su en mauvaise posture, il les avait envoyés au roi de Ninive, en leur confiant trois mille talents en or.

Il fit recouvrir la chambre de poutres très épaisses, et amoncela d'énormes bûches qui obstruaient toutes les sorties. Il jeta à l'intérieur dix millions de talents d'or, cent millions d'argent, des habits, des étoffes de pourpre, et une grande variété de robes. Quand tout fut prêt, Sardanapale ordonna d'embraser le bûcher, qui se consuma quinze jours durant. Le peuple, stupéfait par la fumée âcre qui s'élevait au loin s'imaginait que leur monarque offrait des sacrifices ; seul l'eunuque était dans le secret du prince. C'est ainsi donc que Sardanapale, celui qui fut le plus frénétiquement voluptueux de tous les rois, quitta ce monde avec une noblesse incomparable.

Sardanapale est un roi plus ou moins légendaire de Ninive en Mésopotamie, un exemple, aux yeux des Grecs, de la richesse, du luxe et de la dissipation. Les textes grecs anciens le distinguent mal d'Assurbanipal, roi d'Assyrie au 7^e s. av. J.-C.

On notera dans ce portrait les détails typiques du barbare asiatique tel que le décrivent de façon critique les Gréco-Romains :

- *les traits et la conduite efféminés du personnage*
- *la présence et le rôle des eunuques*
- *la vie et la mort dissimulées au fond du palais, en opposition avec la vie publique permanente du notable grec et romain*
- *l'accumulation et la dissipation de richesses invraisemblables*
- *le mépris de la vie des sujets*
- *l'ambiguïté du jugement final.*

¹ Médecin grec au service du roi de Perse vers 400 av. J.-C., auteur d'*Histoires* souvent citées.

² Les Mèdes sont un peuple d'origine iranienne, vainqueur de l'Assyrie à cette époque, et ultérieurement assimilé dans l'empire perse.



Assurbanipal sur son char, [Musée du Louvre](#)



Eugène Delacroix, *Mort de Sardanapale* (1827), [Musée du Louvre](#)

On pourra comparer le mythe de Sardanapale à celui d'une autre figure de l'Orient, la reine d'Égypte Cléopâtre, dont les Romains eurent davantage à se plaindre en raison des menaces qu'elle fit courir à l'empire.

[Haut du document](#)

REGARDS ROMAINS

Si pour les Romains, on l'a dit, les Grecs ne sont pas des barbares, tous les autres peuples le sont, et d'autant plus qu'ils vivent loin de Rome. Le mépris dont ils sont l'objet se fonde généralement sur leur luxe ou au contraire leur dénuement (tous deux marqués par le vêtement), leur absence de lois et d'institutions, leur soumission à un despote ou au contraire leur anarchie.

Pourtant il arrive que certains passages évitent les jugements moraux en présentant les peuples les plus lointains.

CICÉRON, *Lettre à Quintus*, I, 1, 27-28, décembre 60 av. J.-C.

Traduction Nisard 1869, <http://remacle.org/bloodwolf/orateurs/lettres1.htm#Q11>

Le frère cadet de Cicéron, Quintus, a été élu en 61 av. J.-C. gouverneur d'Asie (= l'Asie mineure, province de langue et de culture grecque). Dans cette lettre privée Cicéron distingue les Grecs des peuples barbares.

— Appliquez-vous donc de toutes vos facultés, de toutes les forces de votre âme à persévérer dans cette voie. Chérissez, protégez, embellissez, autant qu'il est possible, toutes ces existences dont vous disposez, et qui vous sont confiées par le sénat et le peuple romain. Si le sort vous eût appelé à commander des peuples barbares, des Africains, des Espagnols, des Gaulois, par exemple, l'humanité vous ferait encore un devoir de vous dévouer à leurs intérêts et à leur bien-être. Mais chez ceux qui vous sont échus, la civilisation existe, et même, dit-on, c'est d'eux qu'elle émane. A qui donc pourrait-on, de préférence, en appliquer le bienfait ? Moi je n'hésite pas à le proclamer, et je ne crains pas qu'on m'accuse de mollesse ou de frivolité, contre le témoignage de ma vie entière. Oui, ce que j'ai pu obtenir de succès, je le dois à l'étude que j'ai faite de la Grèce, dans ses traditions et les monuments de son génie. Aussi, indépendamment des obligations que nous impose la loi commune de l'humanité, nous avons une dette spéciale à remplir envers ce peuple célèbre. Et, puisqu'ils ont été nos maîtres, faisons-les jouir des maximes de sagesse dont nous sommes redevables à leurs enseignements.

On pourra étudier :

- *l'image de la Grèce comme berceau de la civilisation*
- *l'humanité comme devoir pour le représentant du pouvoir romain*

CICÉRON, *Pro Fonteio*, 12-14

Traduction Nisard 1848, <http://remacle.org/bloodwolf/orateurs/fonteius.htm>

En 69 av. J.-C. Cicéron défend Marcus Fonteius, gouverneur de la Gaule Narbonnaise accusé de corruption par ses administrés.

Croyez-vous que ces peuples¹, dans leurs dépositions, soient retenus par la foi du serment et par la crainte des dieux immortels, eux qui diffèrent entièrement des autres nations par leurs usages et leur caractère ? Les autres peuples entreprennent des guerres pour défendre leur religion ; les Gaulois, pour attaquer celle de tous les hommes. Les autres peuples, dans leurs guerres, implorent la protection et la faveur des dieux immortels ; les Gaulois font la guerre aux dieux immortels eux-mêmes.

XIII. Ce sont les Gaulois qui se sont autrefois transportés si loin de leur pays, jusqu'à Delphes, pour outrager et pour dépouiller l'oracle de l'univers, Apollon Pythien². Ces mêmes peuples, si respectables, et témoins si religieux, sont venus assiéger le Capitole³ et ce Jupiter par le nom de qui nos ancêtres ont voulu que fût scellée la foi des témoignages. Enfin, que peut-il y avoir de saint et de sacré pour des hommes qui, lorsque la frayeur les précipite aux pieds de leurs dieux, pensent les apaiser, en souillant de victimes

¹ Il s'agit des Gaulois dans leur ensemble, auxquels l'orateur identifie les plaignants

² En 279 av. J.-C.

³ En 370 av. J.-C.

humaines leurs autels et leurs temples, et ne peuvent pratiquer une religion qu'ils ne l'aient d'abord profanée par un forfait ? Qui ignore en effet qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour l'affreux et barbare usage des sacrifices humains ? Que doit être, pensez-vous, la bonne foi, la piété de ces peuples qui s'imaginent que les dieux immortels peuvent être facilement fléchis par le crime et le sang des hommes ?

Est-ce à de pareils témoins que vous associez la religion de votre serment ? Les croirez-vous capables de quelque scrupule ou de quelque modération ? Vous, si intègres et si purs, leur donnerez-vous ces avantages sur tous ceux de nos lieutenants qui ont séjourné en Gaule durant les trois années de l'administration de Fontéius, sur tous les chevaliers romains¹ qui se sont trouvés dans cette province, sur tous ceux qui y font le commerce, enfin sur tous les alliés, tous les amis que le peuple romain y compte, et qui désirent que Fontéius soit absous, et qui, soit en particulier, soit en corps, rendent témoignage à sa vertu sous la foi du serment ? Aimerez-vous donc mieux croire les Gaulois ? Quel motif paraîtra vous avoir déterminés ! L'opinion publique ? Celle de vos ennemis aura-t-elle donc plus de poids auprès de vous que celle de vos concitoyens ? L'autorité des témoins ? Pouvez-vous donc préférer des inconnus à ceux que vous connaissez, des hommes injustes à des hommes équitables, des étrangers à des Romains, des accusateurs haineux à des témoins sans passion, des âmes mercenaires à des cœurs désintéressés, des impies à ceux qui aiment les dieux, les ennemis déclarés de notre nom et de notre empire à de fidèles alliés, à des citoyens irréprochables ?

Doutez-vous, juges, que tous ces peuples ne portent en eux la haine du nom romain ? Croyez-vous que ces hommes, avec leurs sayons et leurs braies, aient, au milieu de nous, la contenance humble et soumise que prennent tous ceux qui, victimes de quelque injustice, viennent implorer, en suppliant, et comme des inférieurs, la protection des juges ? Non, certes. Ils parcourent tout le forum, la tête haute et avec un air de triomphe; ils font des menaces, ils voudraient nous épouvanter des sons horribles de leur barbare langage.

Pas de trace d'humanité dans ce texte ! Il est vrai que Cicéron est ici l'avocat du Romain accusé.

On remarquera entre autres :

- *l'amplification partisane, qui assimile les Gaulois en cours de romanisation de la Gaule Narbonnaise et les étrangers non encore conquis par Rome (la campagne de César débute dix ans plus tard)*
- *la description traditionnelle du barbare : vêtements, langue, comportement*
- *l'évocation du passé troublé des relations Rome – Gaule*
- *l'accumulation des caractéristiques les plus barbares : sauvagerie, irréligion, sacrifices humains...*

Un dossier complet sur les Gaulois, avec des développements et nombreux textes:

<http://www.musagora.education.fr/gaulois/default.htm>



Stèle en grès, 1^{er} s. ap. J.-C.

Source : [musée archéologique de Strasbourg](#)

[Haut du document](#)

¹ Classe politique et sociale dont faisait partie le père de Cicéron

César, *Guerre des Gaules*, livre 4, 1-3 (58-52 av. J.-C.)

Traduction Nisard, 1865, <http://agoraclass.ftr.ucl.ac.be/concordances/caesar%5FdbgIV/lecture/default.htm>

[1] (3) La nation des Suèves est de beaucoup la plus puissante et la plus belliqueuse de toute la Germanie. (4) On dit qu'ils forment cent cantons, de chacun desquels ils font sortir chaque année mille hommes armés qui portent la guerre au dehors. Ceux qui restent dans le pays le cultivent pour eux-mêmes et pour les absents, (5) et, à leur tour, ils s'arment l'année suivante, tandis que les premiers séjournent dans leurs demeures. (6) Ainsi, ni l'agriculture ni la science ou l'habitude de la guerre ne sont interrompues. (7) Mais nul d'entre eux ne possède de terre séparément et en propre, et ne peut demeurer ni s'établir plus d'un an dans le même lieu. (8) Ils consomment peu de blé, vivent en grande partie de laitage et de la chair de leurs troupeaux, et s'adonnent particulièrement à la chasse. (9) Ce genre de vie et de nourriture, leurs exercices journaliers et la liberté dont ils jouissent (car n'étant dès leur enfance habitués à aucun devoir, à aucune discipline, ils ne suivent absolument que leur volonté), en font des hommes robustes et remarquables par une taille gigantesque. (10) Ils se sont aussi accoutumés, sous un climat très froid, à n'avoir d'autre vêtement que des peaux dont l'exiguïté laisse une grande partie de leur corps à découvert, et à se baigner dans les fleuves.

[2] (1) Ils donnent accès chez eux aux marchands, plutôt pour leur vendre ce qu'ils ont pris à la guerre que pour leur acheter quoi que ce soit. (2) Bien plus, ces chevaux étrangers qui plaisent tant dans la Gaule et qu'on y paie à si haut prix, les Germains ne s'en servent pas. Les leurs sont mauvais et difformes, mais en les exerçant tous les jours, ils les rendent infatigables. (3) Dans les engagements de cavalerie, souvent ils sautent à bas de leurs chevaux et combattent à pied ; ils les ont dressés à rester à la même place, et les rejoignent promptement, si le cas le requiert. (4) Rien dans leurs moeurs ne passe pour plus honteux ni pour plus lâche que de se servir de selle. (5) Aussi, si peu nombreux qu'ils soient, osent-ils attaquer de gros corps de cavaliers ainsi montés. (6) L'importation du vin est entièrement interdite chez eux, parce qu'ils pensent que cette liqueur amollit et énerve le courage des hommes.

[3] (1) Ils regardent comme leur plus grande gloire nationale d'avoir pour frontières des champs vastes et incultes; ce qui signifie qu'un grand nombre de nations n'ont pu soutenir leurs efforts.

Comme souvent on remarque que les traits de barbarie se renforcent à mesure qu'on s'éloigne de la société de l'auteur.

L'antithèse nature – culture prend ici des formes particulières : on relèvera par exemple dans la description de cette société semi-nomade et guerrière la faiblesse de l'agriculture, la prohibition du vin, l'absence d'éducation des enfants, et en contraste la taille et la nudité des hommes, la résistance des chevaux compensant leur difformité.



Source de l'image : <http://judy-volker.com/Hometowns/Potsdam/Geschichte.html>

OVIDE, *Tristes*, V, 10

Traduction Nisard, 1838 (<http://remacle.org/bloodwolf/poetes/Ovide/tristes5.htm>).

Le poète Ovide (né en 43 av. J.-C., mort en 17 ap. J.-C.) a été relégué en 8 ap. J.-C. à l'autre bout de l'empire romain, à Tomes sur les bords de la Mer Noire (aujourd'hui Constantza en Roumanie), pour avoir déplu à l'empereur Auguste. Malgré les regrets manifestés dans des poèmes comme celui qui suit, il ne put jamais revenir à Rome.

ÉLÉGIE X

Depuis que je suis dans le Pont¹, trois fois l'Ister², trois fois les eaux de l'Euxin, ont été enchaînées par les glaces. Il me semble que mon exil a duré déjà autant d'années que les Grecs en passèrent sous les murs de Troie, la ville de Dardanus. On dirait ici que le temps est immobile, tant ses progrès sont insensibles ! tant l'année poursuit lentement sa révolution ! Pour moi le solstice n'ôte rien à la longueur des nuits. Pour moi, l'hiver n'amène pas de plus courtes journées. Sans doute, la nature a changé ses lois à mon égard, et prolonge, avec mes peines, la durée de toutes choses. Le temps, pour le reste du monde, suit-il sa marche ordinaire, et n'y a-t-il que le temps de ma vie qui soit en effet plus pénible sur les côtes de ce pays, dont le nom d'Euxin³ est un mensonge, sur ce rivage doublement sinistre⁴ de la mer de Scythie ?

Des hordes innombrables, qui regardent comme un déshonneur de vivre autrement que de rapines, nous entourent et nous menacent de leurs agressions féroces. Nulle sûreté au dehors. La colline sur laquelle je suis est à peine défendue par de chétives murailles, et par sa position naturelle. Un gros d'ennemis, lorsqu'on s'y attend le moins, fond tout à coup comme une nuée d'oiseaux, et a plutôt enlevé sa proie qu'on ne s'en est aperçu. Souvent même, dans l'enceinte des murs, au milieu des rues, on ramasse des traits⁵ qui passent par-dessus les portes inutilement fermées. Il n'y a donc ici que peu de gens qui osent cultiver la campagne, et ces malheureux tiennent d'une main la charrue et de l'autre un glaive. C'est le casque en tête que le berger fait résonner ses pipeaux assemblés avec de la poix, et la guerre au lieu des loups sème l'épouvante au sein des troupeaux timides. Les remparts de la place nous protègent à peine, et, même dans l'intérieur, une population barbare mêlée de Grecs nous tient encore en alarme, car des barbares demeurent ici confusément avec nous, et occupent plus de la moitié des habitations. Quand on ne les craindrait pas, on ne pourrait se défendre d'un sentiment d'horreur, à voir leurs vêtements de peaux et cette longue chevelure qui leur couvre la tête. Ceux même qui passent pour être d'origine grecque ont échangé le costume de leur patrie contre les larges braies des Perses⁶ ; ils parlent, du reste, un langage commun aux deux races, tandis que je suis obligé de recourir aux signes pour me faire comprendre. Je suis même ici un barbare, puisque personne ne m'entend, et que les mots latins sont la risée des Gètes⁷ stupides. Souvent, en ma présence, ils disent impunément du mal de moi, ils me font peut-être un crime de mon exil, et comme, tandis qu'ils parlent, il m'arrive d'approuver par un signe ou de désapprouver, ils en tirent des conclusions fâcheuses contre moi. Ajoutez à cela que le glaive est ici l'instrument d'une justice inique, et que souvent les parties en viennent aux mains en plein barreau. Ô cruelle Lachésis⁸ qui n'a pas suspendu plus tôt la trame d'une vie condamnée à subir maintenant l'influence d'un astre si funeste !

Si je me plains de ne plus voir ni vous, ô mes amis, ni ma patrie, et d'être relégué aux extrémités de la Scythie, ce sont là des tourments réels ! J'avais mérité d'être banni de Rome, mais peut-être aussi

¹ Le Pont-Euxin, nom ancien de la Mer Noire

² Nom ancien du Danube

³ En grec, « favorable »

⁴ À la fois « déplaisant » et « funeste »

⁵ Flèches et javelots

⁶ Lieu commun : les Perses sont moqués pour leurs habits longs

⁷ Ancien peuple thrace

⁸ L'une des Parques

n'avais-je pas mérité qu'on m'assignât cet horrible séjour ! Ah ! que dis-je, insensé ! la vie même pouvait m'être ravie sans injustice, puisque j'avais offensé le divin César !

Texte remarquable par l'évocation ambivalente d'un pays lointain, à la limite de l'empire :

- *les habitants sont des barbares mais moins que leurs voisins à leur porte*
- *description de ces barbares : vêtements, mœurs, hostilité latente*
- *le rôle de la langue : latin, grec, langue locale, langue des signes*
- *du décentrement au renversement : « ici c'est moi le barbare » (phrase reprise par Rousseau en tête du Discours sur les sciences et les arts)*



Statue d'Ovide à Constantza

Photo [François Hoff](#)

Pomponius Méla, *Chorographie* II, 2.

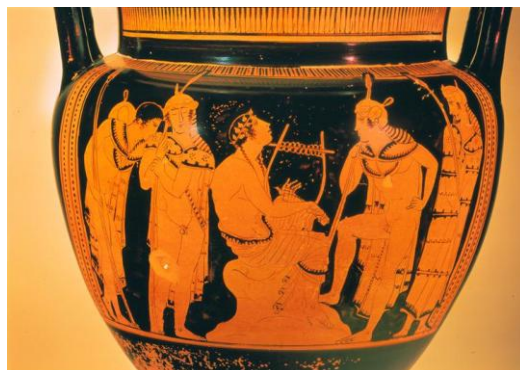
Traduction Baudet, 1843, <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/mela/livre2.htm>

On ne connaît de cet auteur du 1^{er} siècle après J.-C. que cette œuvre, description des confins de l'empire romain et relevé d'un certain nombre de curiosités sur les populations voisines des frontières. Ici ce sont les Thraces, habitants des régions situées juste au nord de la Grèce.

La Scythie confine à la Thrace, qui, bornée d'un côté par l'Ister¹ et de l'autre par la mer, s'étend en longueur des rivages du Pont-Euxin jusqu'à l'Illyrie. Cette région n'a ni un beau climat ni un bon sol, et, à l'exception de ses parties maritimes, elle est stérile et froide, et ne rend qu'à regret les semences qu'on lui confie. Les arbres fruitiers y sont partout très rares ; la vigne y est plus commune, mais les raisins n'y mûrissent qu'autant qu'on a la précaution de les préserver du froid en les abritant sous les feuilles. La nature y est plus favorable aux hommes, non pas sous le rapport de la beauté des formes, car leur extérieur est dur et sauvage, mais sous celui de la fierté et du nombre. La Thrace fournit peu de fleuves à notre mer, mais ces fleuves sont très renommés : tels sont l'Hèbre, le Nestos et le Strymon. Dans l'intérieur s'élèvent l'Hémus, le Rhodope et l'Orbelos, montagnes célèbres par les fêtes de Bacchus et les orgies des Ménades instituées par Orphée. L'Hémus est si élevé que de son sommet on aperçoit l'Euxin² et l'Adriatique.

Quoique ne formant qu'une seule nation, les Thraces se distinguent entre eux par des noms et des caractères différents : il en est pour qui la mort n'est qu'un jeu, et tels sont principalement les Gètes. Ce mépris de la vie tient à des opinions diverses : les uns pensent que les âmes des morts reviendront ; les autres que, si elles s'en vont sans retour, ce n'est point pour cesser de vivre, mais pour passer dans un séjour plus heureux ; d'autres, enfin, croient qu'elles meurent véritablement, mais que la mort est préférable à la vie : et de là vient que, dans certaines parties de la Thrace, on pleure sur les enfantements et sur les nouveau-nés, tandis qu'au contraire on y célèbre les funérailles, comme des fêtes solennelles et sacrées, par des chants et des réjouissances.

Les femmes même ont une grande force de caractère : quand leurs maris meurent, leur vœu le plus cher est d'être immolées sur leurs cadavres et ensevelies dans le même tombeau ; et, comme souvent un homme a plusieurs femmes, celles-ci se disputent vivement cet honneur devant les juges établis pour prononcer sur le différend. La préférence est le prix de la vertu, et l'épouse qui en est jugée digne est au comble de la joie, tandis que les autres se lamentent et se livrent aux excès du plus affreux désespoir. Ceux qui veulent les consoler se rendent auprès du bûcher avec des armes et de l'argent, déclarant qu'ils sont prêts, s'il y a lieu, à traiter ou à se battre avec le génie du défunt ; et comme la provocation reste sans effet, les veuves passent de la douleur à de nouvelles amours. Les parents ne choisissent pas d'époux à leurs filles nubiles, mais ils les mènent sur la place publique, et là on les livre à qui veut les épouser ou bien elles sont vendues. La beauté et les mœurs font la différence des marchés : on vend celles qui sont belles et vertueuses ; on paye ceux qui consentent à prendre les autres. Quelques-uns de ces peuples ignorent l'usage du vin ; mais ils y suppléent dans leurs repas en jetant sur le feu, autour duquel ils s'assemblent, certaines semences dont l'odeur les enivre et les porte à la gaieté.



Orphée chez les Thraces, [Berlin, Antikensammlung](#)

¹ L'Ister est le Danube

² Ou Pont-Euxin : c'est la Mer Noire.

Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre*, VIII, 9.

Traduction Trognon, s.d. : http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/QuintCurce_AlexVIII/lecture/default.htm

Au 1^{er} siècle après J.-C., période probable de la vie de cet auteur, le mythe d'Alexandre continuait à fasciner les Romains. Dans ce passage comme dans d'autres, la description du pays et des mœurs tourne au décor de roman d'aventures.

Là, comme partout ailleurs, le caractère des hommes est soumis aux influences du climat. Une robe de lin qui leur descend jusqu'aux pieds est leur vêtement ; ils ont des sandales pour chaussures, et des bandes de toile leur ceignent la tête, des pierreries pendent à leurs oreilles ; et des parures d'or attachées aux bras distinguent ceux qui ont parmi leurs compatriotes l'avantage de la naissance et de la fortune. Leurs cheveux sont peignés plus souvent que coupés ; jamais ils ne se rasent le menton, et ils épilent le reste de leur visage de manière que la barbe n'y laisse aucune trace. Le luxe de leurs monarques, qui, à les entendre, est de la magnificence, surpasse les folies de toutes les autres nations.

Lorsqu'un roi se laisse voir en public, ses officiers portent des encensoirs d'argent, et parfument dans toute son étendue le chemin par où il doit être porté. Il est couché dans une litière d'or garnie de perles tout à l'entour. Sa robe de lin est enrichie d'or et de pourpre ; des soldats armés, avec les gardes de la personne royale, suivent la litière, et, au milieu d'eux, sont suspendus à des branches d'arbres des oiseaux instruits à lui faire entendre leur chant au milieu des plus sérieuses occupations. Le palais du roi est soutenu par des colonnes dorées, autour desquelles serpente un cep de vigne ciselé en or, et ce riche ouvrage est lui-même embelli par l'image en argent des oiseaux qui flattent le plus leurs yeux. Le palais est ouvert à tous ceux qui se présentent pendant que l'on se peigne et que l'on orne la chevelure du monarque ; c'est alors qu'il donne audience aux ambassadeurs et rend la justice à ses sujets. On lui ôte ses sandales pour lui frotter les pieds avec des parfums. La chasse est sa principale occupation : ce sont des animaux enfermés dans un parc qu'il perce à coups de flèches, accompagné des vœux et des chants de ses concubines. Ces flèches, dont la longueur est de deux coudées, se tirent avec plus de peine que d'effet : car le trait, dont toute la force est dans sa légèreté, se trouve amorti par le poids qui le surcharge. Il fait à cheval les voyages de courte durée ; mais s'il s'agit d'une plus longue excursion, des éléphants traînent son char ; le corps de ces énormes animaux est tout entier bardé d'or. Et, pour que rien ne manque à la dissolution des mœurs, une longue file de courtisanes le suit dans des litières d'or ; cette troupe est séparée du cortège de la reine mais l'égale en magnificence. Ce sont les femmes qui apprêtent les repas ; elles servent aussi le vin, dont tous les Indiens font grand usage. Lorsque le roi tombe appesanti par le vin et le sommeil, ses concubines le portent dans sa chambre à coucher en invoquant par des chants consacrés les dieux de la nuit.

Qui croirait qu'au milieu de tant de vices il y ait place pour la sagesse ? Il existe cependant parmi eux une secte sauvage et grossière à laquelle est donné le nom de sages¹. À leurs yeux c'est une gloire de prévenir le jour de la mort, et ils se font brûler vivants dès que les langueurs de l'âge ou la maladie commencent à les incommoder. La mort, quand on l'attend, est, selon eux, le déshonneur de la vie ; aussi ne rendent-ils aucun honneur aux corps qu'a détruits la vieillesse : le feu serait souillé s'il ne recevait l'homme respirant encore. Ceux qui habitent les villes, au milieu des usages de la vie commune, passent pour être habiles à observer les mouvements des astres et prédire l'avenir : ceux-là croient que l'homme n'avance jamais le jour de sa mort, s'il sait l'attendre sans effroi. Ils comptent parmi leurs dieux tous les objets pour lesquels ils ont quelque respect : les arbres surtout, dont la profanation est chez eux un crime capital. Leurs mois se composent de quinze jours, sans que toutefois leur année en soit moins complète. Ils mesurent le temps d'après le cours de la lune ; mais ce n'est pas, comme la plupart des autres peuples, par la révolution accomplie de cet astre, c'est par son croissant et son déclin. Voilà pourquoi ils ont des mois plus courts, la durée étant réglée sur chacune de ces phases de la lune. On raconte de ces peuples bien d'autres choses encore ; mais je n'ai pas jugé convenable d'en interrompre le fil de ma narration.

[Haut du document](#)

¹ Ces fakirs, appelés à l'époque « gymnosophistes » (= sages nus), sont parfois localisés par certains auteurs au sud de l'Égypte.

PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 1, 7 à 2,

Traduction Littré 1850 <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/livre7.htm>

Pline dit le Naturaliste ou l'Ancien (pour le distinguer de son neveu) est mort près de Pompéi à la suite de l'éruption du Vésuve, qu'il a voulu observer de trop près, en 79 ap. J.-C. D'une œuvre très riche ne reste que l'Histoire naturelle, 37 livres où sont recueillies toutes sortes d'observations, de données et de connaissances sur la nature et les hommes.

Dans le livre VII il s'intéresse à la diversité humaine.

I. [7] Nous avons, dans l'énumération géographique, dit à peu près tout ce que nous avons à dire du genre humain en général ; car nous ne nous occupons pas maintenant des coutumes et des moeurs, dont la diversité est infinie, et presque égale au nombre des sociétés humaines. Cependant il est certains détails que je crois ne pas devoir omettre, surtout au sujet des peuples qui vivent loin de la mer. Je ne doute pas que plusieurs de ces détails ne paraissent prodigieux et incroyables à beaucoup. Qui, en effet, a cru à l'existence des Éthiopiens¹ avant de les voir ? Et quelle est la chose qui ne nous paraît pas étonnante quand elle vient à notre connaissance pour la première fois ? Que d'impossibilités supposées avant d'en avoir vu la réalisation ! La puissance et la majesté de la nature surpassent à chaque moment notre croyance, quand on n'en considère que les parties, sans l'embrasser tout entière en esprit.

[8] Pour ne parler ni des paons, ni de la robe bigarrée des tigres et des panthères, ni des riches couleurs de tant d'animaux, il est un fait petit en apparence mais dont la portée est immense : c'est l'existence de tant de langages, de tant d'idiomes, de tant de parlers, si différents qu'un homme est à peine un homme pour qui n'est pas son compatriote. D'un autre côté, bien que la face humaine ne se compose guère que de dix parties, remarquez que parmi tant de milliers d'hommes il n'y a pas deux figures qu'on ne puisse distinguer l'une de l'autre : variété que, malgré tous ses efforts, l'art ne peut reproduire entre le petit nombre de types qu'il a créés. Toutefois je ne me porterai pas garant de la plupart de ces détails, et je renverrai aux auteurs mêmes, que je citerai pour toutes les choses douteuses ; mais je demande qu'on ne se lasse pas de suivre les Grecs, les plus exacts des observateurs comme les plus anciens.

II. [1] Nous avons indiqué qu'il y a des peuplades scythes, et en grand nombre, qui se repaissent de chair humaine. Cela même paraîtra peut-être incroyable, si nous ne réfléchissons pas qu'au milieu de nous, en Sicile et en Italie, de pareilles monstruosité ont été commises par des nations, les Cyclopes et les Lestrygons, et que tout récemment les peuples transalpins étaient dans l'habitude de sacrifier des hommes ; de là à en manger il n'y a pas loin.

[2] Au près de ceux qui sont tournés vers le septentrion, non loin de l'origine de l'Aquilon et de la caverne d'où il sort, lieu appelé Geselitos, on rapporte que sont les Arimaspes, qui, avons-nous dit, n'ont qu'un oeil au milieu du front. Ils sont continuellement en guerre autour des mines avec les griffons, espèce d'animaux ailés, tels que la tradition les figure d'ordinaire : les griffons extraient l'or des cavités souterraines, et le défendent avec autant d'ardeur que les Arimaspes cherchent à le ravir ; c'est du moins ce que racontent beaucoup d'auteurs, et parmi les plus illustres Hérodote² et Aristée de Proconnèse.

[3] Au delà d'autres Scythes anthropophages, dans une grande vallée du mont Imaüs³, est une région appelée Abarimon, où vivent des hommes sauvages, dont les pieds sont tournés en sens contraire des nôtres ; ils sont d'une vélocité extraordinaire, et ils errent dans les bois avec les animaux. Ils ne peuvent pas respirer sous un autre ciel ; c'est pour cela qu'on n'en amène pas aux rois voisins, et qu'on n'en conduit point à Alexandre le Grand : tel est le dire de Baeton, chargé de mesurer les marches de ce prince.

[4] D'après Isigone de Nicée, les anthropophages que nous avons dit précédemment être à dix journées de marche vers le nord au delà du Borysthène⁴ boivent dans des crânes humains, dont ils portent au-devant de leur poitrine, en guise de serviette, la peau garnie de la chevelure. D'après le même auteur, en Albanie,

¹ Sous ce nom les Anciens désignent les populations d'Afrique noire.

² Pline se réfère ici au livre IV, chapitre 14 des *Histoires*.

³ On identifie ce nom avec les contreforts de l'Himalaya.

⁴ Aujourd'hui le Dniepr.

il naît des individus avec des yeux glauques, dont les cheveux sont blancs dès l'enfance, et qui voient mieux la nuit que le jour. Le même auteur rapporte qu'à dix journées au delà du Borysthène, les Sauromates ne mangent que de deux jours l'un.

[5] On lit dans Cratès de Pergame que sur l'Hellespont¹, auprès de Parium, fut une espèce d'hommes qu'il appelle Ophiogènes, habitués à guérir par des attouchements les morsures des serpents, et à extraire du corps les venins par l'imposition des mains. Varron² prétend même qu'il y en a encore dans le même lieu un petit nombre, et que leur salive est un remède contre ces morsures. Telle était aussi en Afrique, au rapport d'Agatharchide, la nation des Psylles, nommés ainsi du roi Psylle, dont le tombeau est dans un endroit des grandes Syrtes.

[6] Leur corps possédait naturellement un venin funeste aux serpents, et dont l'odeur assoupissait ces animaux. Leur coutume était d'exposer leurs enfants aussitôt après la naissance aux plus redoutables de ces reptiles, et d'éprouver ainsi la chasteté de leurs femmes, les serpents ne s'éloignant pas des enfants nés d'un commerce adultère. Cette nation a été presque exterminée par les Nasamons, qui maintenant occupent ce pays. Cependant la race de ces hommes fut perpétuée par ceux qui échappèrent au combat, ou qui étaient absents au moment où il se livra ; et il en reste quelques-uns aujourd'hui.

[7] Telle est encore en Italie la race des Marses, que l'on dit issus du fils de Circé, et chez qui on explique par là cette propriété naturelle. Au reste, tous les hommes possèdent un venin redouté des serpents : on prétend que ces reptiles, touchés par la salive, fuient comme si c'était de l'eau bouillante, et que si elle pénètre dans la gueule, ils meurent, surtout quand l'homme qui crache est à jeun.

Au delà des Nasamons et des Machlyes qui leur sont limitrophes, Calliphane rapporte que sont les Androgynes, réunissant les deux sexes, et usant tour à tour de l'un et de l'autre. Aristote ajoute que chez eux la mamelle droite est faite comme celle de l'homme, et la mamelle gauche comme celle de la femme.

[8] Dans la même Afrique sont, d'après Isigone et Nymphodore, des familles de fascinateurs qui, par la vertu de paroles enchantées, font périr les troupeaux, sécher les arbres et mourir les enfants. Isigone ajoute que chez les Triballes et les Illyriens il y a des individus de même espèce qui fascinent par leurs regards, et donnent la mort à ceux sur lesquels ils fixent longtemps leurs yeux, surtout leurs yeux courroucés ; les adultes ressentent plus facilement leur influence funeste. Il est remarquable qu'ils ont des pupilles à chaque oeil. Apollonides dit qu'il y a en Scythie des femmes de cette espèce, qu'on appelle Bithyes.

[9] Phylarque place dans le Pont³ les Thibiens et beaucoup d'autres de même espèce, qu'on reconnaît, dit-il, parce qu'ils ont dans un oeil une pupille double, et dans l'autre l'effigie d'un cheval, et qui de plus ne peuvent être submergés, même chargés de vêtements. Damon a parlé de gens semblables en Éthiopie, les Pharusques, dont la sueur cause la consommation à ceux qu'elle touche.

[10] Cicéron, parmi les auteurs latins, assure aussi que toutes les femmes qui ont les pupilles doubles nuisent par leur regard : tant la nature, après avoir placé dans l'homme le goût qu'ont les bêtes féroces pour la chair humaine, s'est complu à créer même des poisons dans tout le corps et dans les yeux de certains individus, de peur qu'il n'y eût quelque part une influence funeste qui ne fût pas dans l'homme !

[11] Non loin de Rome, dans le territoire des Falisques⁴, sont quelques familles appelées Hirpes : dans un sacrifice annuel qui se fait en l'honneur d'Apollon au mont Soracte, ces Hirpes passent sur un bûcher embrasé sans se brûler. Pour cette raison, un sénatus-consulte⁵ les exempte pour toujours du service militaire et de toutes les autres charges.

[12] Quelques-uns ont des parties du corps douées de propriétés merveilleuses : par exemple Pyrrhus, dont le gros orteil droit guérissait par le contact les affections de la rate. On rapporte que cet orteil ne put être brûlé avec le reste du corps, et qu'il fut renfermé dans une niche d'un temple.

[13] Les contrées de l'Inde et de l'Éthiopie sont surtout fertiles en merveilles. Les plus grands animaux appartiennent à l'Inde. On le voit par les chiens, qui y sont de plus haute taille qu'ailleurs. On cite des

¹ La mer de Marmara.

² Polygraphe romain du siècle précédent.

³ Royaume donnant sur la Mer Noire.

⁴ En Étrurie, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome.

⁵ Décret du sénat.

arbres d'une telle hauteur qu'une flèche ne peut les dépasser ; la fécondité du sol, la température du ciel, l'abondance des eaux font que sous un seul figuier peut s'abriter (le croira qui voudra) un escadron de cavalerie ; et les joncs y sont d'une telle grandeur, que chaque entre-nœud fournit un canot qui parfois porta trois hommes.

[14] Là beaucoup d'hommes (cela est certain) ont plus de cinq coudées¹, ne crachent jamais, n'éprouvent jamais de douleur de tête, de dents ou d'yeux, et rarement des douleurs dans d'autres parties ; tant est bien mesurée pour les endurcir la chaleur du soleil ! Leurs philosophes, qu'on appelle *gymnosophistes*², gardent depuis le matin jusqu'au soir les yeux fixés sur le soleil, et se tiennent sur un seul pied pendant toute la journée dans des sables brûlants. Mégasthène rapporte que, dans une montagne nommée Nule les hommes ont les pieds tournés à rebours, et huit doigts à chaque pied.

[15] Ctésias a écrit que dans beaucoup de montagnes une race d'hommes à têtes de chien s'habille avec des peaux de bête, aboie au lieu de parler, et, armée de griffes, se nourrit du produit de sa chasse sur les quadrupèdes et les oiseaux : il ajoute qu'il y en avait plus de cent vingt mille au moment où il écrivait ; il rapporte aussi que dans une certaine nation indienne les femmes n'engendrent qu'une fois dans leur vie, et que leurs enfants prennent aussitôt une chevelure blanche.

[16] Il parle aussi d'hommes appelés Monocolos³, qui n'ont qu'une jambe et qui sautent avec une agilité extrême ; il dit qu'on les nomme aussi Sciapodes⁴, parce que dans les grandes chaleurs, couchés par terre sur le dos, ils se défendent du soleil par l'ombre de leur pied, qu'ils ne sont pas loin des Troglodytes, et que près d'eux, à l'occident, se trouvent d'autres hommes qui, privés de cou, ont les yeux dans les épaules.

[17] Il y a des satyres dans les montagnes indiennes situées au levant équinoxial : le pays est dit des Catarcludes. Ces satyres sont très rapides ; ils courent tant à quatre pattes que sur leurs deux pieds : ils ont la face humaine, et leur agilité fait qu'on ne les prend que vieux ou malades. Tauron donne le nom de nation des Choromandes à une race sauvage, privée de soins, poussant des cris horriblement stridents, ayant le corps velu, les yeux glauques, des dents de chien. Eudoxe prétend que dans le midi de l'Inde les hommes ont le pied long d'une coudée, et les femmes l'ont si petit qu'on les appelle Struthopodes⁵.

[18] Mégasthène mentionne une nation d'entre les Nomades de l'Inde qui n'a que des trous pour narines, et des pieds flexibles comme le corps des serpents ; on la nomme les Scyrites. Il dit qu'aux extrémités de l'Inde, du côté de l'Orient, vers la source du Gange, est la nation des Astomes, sans bouche⁶, le corps entier couvert de poil, laquelle s'habille avec le duvet des feuilles et ne vit que de la respiration et des odeurs aspirées par les narines ; qu'ils ne prennent aucun aliment solide, aucune boisson : qu'ils se contentent des odeurs variées de racines, de fleurs, de pommes sauvages, qu'ils portent avec eux dans les excursions un peu éloignées, pour avoir de quoi flairer ; qu'une odeur un peu forte les tue sans difficulté.

[19] Au delà, à l'extrémité des montagnes, on parle des Trispithames et des Pygmées⁷, qui n'ont pas plus de trois spithames⁸ de haut, c'est-à-dire vingt-sept pouces : ils ont un ciel salubre, un printemps perpétuel, défendus qu'ils sont par les montagnes contre l'Aquilon. Homère rapporte, de son côté, que les grues leur font la guerre. On dit que, portés sur le dos de bœufs et de chèvre et armés de flèches, ils descendent tous ensemble au printemps sur le bord de la mer, et mangent les oeufs et les petits de ces oiseaux ; que cette expédition dure trois mois ; qu'autrement ils ne pourraient pas résister à la multitude croissante des grues : que leurs cabanes sont construites avec de la boue, des plumes et des coquilles d'oeufs. Aristote dit que les Pygmées vivent dans des cavernes ; il donne pour le reste les mêmes détails que les autres.

[20] D'après Isigone, les Cyres, race indienne, vivent cent quarante ans. Il attribue la même longévité aux Éthiopiens Macrobes, aux Sères, et à ceux qui habitent le mont Athos ; et ces derniers, parce qu'ils se

¹ Soit plus de 2,20 m.

² En grec « sages nus ». Voir Quinte-Curce, p. 29.

³ En grec « une jambe »

⁴ En grec « pied-ombre »

⁵ En grec « pied de moineau »

⁶ C'est le sens en grec du nom de ce peuple.

⁷ Le mot apparaît chez Homère (*Iliade*, 3, 6) où il désigne un peuple des bords du Haut-Nil.

⁸ Mesure grecque ; cela ferait 66 cm.

nourrissent de chair de vipère : aussi dit-il qu'ils n'ont de vermine ni dans leurs cheveux ni dans leurs vêtements.

[21] Onésicrite rapporte que dans les lieux de l'Inde où il n'y a pas d'ombre les hommes ont une taille de cinq coudées et deux palmes¹, vivent cent trente ans et ne vieillissent pas, mais meurent comme au milieu de la vie. Cratès de Pergame appelle Gymnètes des Indiens qui dépassent cent ans ; bon nombre d'auteurs les appellent Macrobes². D'après Ctésias, il y a une nation de ces Gymnètes, appelée Pandore, habitant dans des vallées, qui vit deux cents ans, et qui, ayant la chevelure blanche dans la jeunesse, l'a noire dans la vieillesse ; [22] au contraire, d'autres ne dépassent pas quarante ans ; ils sont limitrophes des Macrobes, et leurs femmes n'accouchent qu'une fois. Agatharchide rapporte la même chose, et il ajoute qu'ils se nourrissent de sauterelles et qu'ils sont très agiles à la course. Clitarque et Mégasthène leur ont donné le nom de Mandes, et ils en comptent trois cents bourgades ; ils disent que les femmes sont mères à sept ans, et vieilles à quarante.

[23] D'après Artémidore, c'est dans l'île de Taprobane³ que les hommes atteignent la vieillesse la plus avancée sans aucune maladie. D'après Doris, quelques Indiens s'unissent avec des bêtes, et il en résulte des produits hybrides et monstrueux. Chez les Calinges, qui appartiennent aussi à l'Inde, les femmes conçoivent à cinq ans, et leur vie ne dépasse pas huit ans : ailleurs les hommes naissent avec une queue velue, ils sont d'une agilité extraordinaire ; d'autres se couvrent tout entiers avec leurs oreilles. Les Orites sont séparés des Indiens par le fleuve Arbis⁴ ; ils ne connaissent pas d'autre aliment que des poissons, qu'ils déchirent avec leurs ongles et sèchent au soleil ; ils en font, ainsi préparés, du pain, au rapport de Clitarque. Les Troglodytes au delà de l'Éthiopie sont plus rapides que les chevaux, d'après Cratès de Pergame, qui dit aussi que les Éthiopiens ont plus de huit coudées de haut⁵, et qu'on les nomme Syrbotes.

[24] Parmi les nomades Éthiopiens qui sont le long du fleuve Astragus, vers le nord, sont les Ménismins, à dix journées de l'Océan⁶ ; ils vivent du lait des animaux que nous appelons cynocéphales⁷ ; ils entretiennent des troupeaux, ne conservant de mâles que ce qu'il en faut pour propager l'espèce.

[25] Dans les déserts de l'Afrique on rencontre parfois des apparences d'hommes qui s'évanouissent au même moment. L'ingénieuse nature a produit dans l'espèce humaine ces variétés et tant d'autres : jouets pour elle, merveilles pour nous ; et d'ailleurs qui pourrait énumérer ce qu'elle fait chaque jour, et pour ainsi dire à chaque heure ? Pour révéler sa puissance, qu'il nous suffise d'avoir cité des nations qui sont des prodiges.

Un texte à rapprocher de celui d'Hérodote cité [plus haut](#) (pages 19-20) sur les peuples de Libye.

On observera l'absence permanente de jugement moral et le peu de recul critique, malgré la prudence initiale (I, 8 fin), et l'étonnement de l'auteur devant la variété des peuples que lui font connaître ses sources. Beaucoup de ces « historiens » qu'il cite ne sont pour nous que des noms, mais on voit qu'Aristote (II, 7 et 19) ou Cicéron (II, 10) ne reculaient pas devant l'in vraisemblable. Dans un monde où les dieux sont présents partout, où l'environnement proche est peuplé de satyres et de nymphes, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des hommes de toutes les sortes ?

On pourra s'intéresser à la fortune de ces évocations dans l'art du Moyen-Âge, par exemple :

- le griffon : <http://expositions.bnf.fr/bestiaire/index.htm>
- le sciapode (un exemple dans la cathédrale de [Sens](#))

Utiliser la base du ministère de la [Culture](#) pour une recherche iconographique.

[Haut du document](#)

¹ Soit 2,35 m.

² En grec « longue vie ».

³ Ceylan.

⁴ Limite entre la Perse et l'Inde

⁵ Soit 3,5 m.

⁶ L'Océan est le fleuve mythique qui borde tout le pourtour de la terre.

⁷ En grec « tête de chien ».

Tacite, *La Germanie*, 4 + 17-21 + 46.

Traduction Burnouf, 1859, <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/tacite/germans.htm>

Rare exemple de littérature ethnographique en latin, La Germanie est datée de 98 ou 99 après J.-C. Après une présentation des conditions naturelles et des traits communs aux Germains, l'auteur décrit les différentes nations habitant entre le Rhin, la mer du Nord, la Baltique, les plaines d'Ukraine et le Danube.

[4]. Du reste je me range à l'avis de ceux qui pensent que le sang des Germains ne fut jamais altéré par des mariages étrangers, que c'est une race pure, sans mélange, et qui ne ressemble qu'à elle-même. De là cet air de famille qu'on remarque dans cette immense multitude d'hommes : des yeux bleus et farouches ; des cheveux roux ; des corps d'une haute stature et vigoureux pour un premier effort, mais peu capables de travail et de fatigues, et, par un double effet du sol et du climat, résistant aussi mal à la soif et à la chaleur qu'ils supportent facilement le froid et la faim.

[17]. Ils ont tous pour vêtement un sayon qu'ils attachent avec une agrafe, ou, à défaut d'agrafe, avec une épine. A cela près ils sont nus et passent les journées entières auprès de leur foyer. Les plus riches se distinguent par un habillement non pas flottant comme chez les Sarmates¹ et les Parthes², mais serré et qui marque toutes les formes. Ils portent aussi des peaux de bêtes, plus grossières vers le Rhin, plus recherchées dans l'intérieur, où le commerce ne fournit point d'autre parure. Là on choisit les animaux, et, pour embellir leur dépouille, on la parsème de taches et on la bigarre avec la peau des monstres que nourrissent les plages inconnues du plus lointain Océan. L'habillement des femmes ne diffère pas de celui des hommes, excepté qu'elles se couvrent le plus ordinairement de tissus de lin relevés par un mélange de pourpre, et que la partie supérieure de leur vêtement ne s'étend point pour former des manches : elles ont les bras nus jusqu'à l'épaule ; leur sein même est en partie découvert.

[18]. Toutefois en ce pays les mariages sont chastes, et il n'est pas de trait dans leurs moeurs qui mérite plus d'éloges. Presque seuls entre les barbares ils se contentent d'une femme, hormis un très petit nombre de grands qui en prennent plusieurs, non par esprit de débauche mais parce que plusieurs familles ambitionnent leur alliance. Ce n'est pas la femme, c'est le mari qui apporte la dot. Le père et la mère, ainsi que les proches, assistent à l'entrevue et agréent les présents. Ces présents ne sont point de ces frivolités qui charment les femmes, ni rien dont puisse se parer la nouvelle épouse. Ce sont des boeufs, un cheval tout bridé, un bouclier avec la framée³ et le glaive. En présentant ces dons, on reçoit une épouse. Elle, de son côté, donne aussi à l'époux quelques armes. C'est là le lien sacré de leur union, leurs symboles mystérieux, leurs divinités conjugales. Pour que la femme ne se croie pas dispensée des nobles sentiments et sans intérêt dans les hasards de la guerre, les auspices mêmes qui président à son hymen l'avertissent qu'elle vient partager des travaux et des périls, et que sa loi, en paix comme dans les combats, est de souffrir et d'oser autant que son époux. C'est là ce que lui annoncent les boeufs attelés, le cheval équipé, les armes qu'on lui donne. Elle apprend comment il faut vivre, comment il faut mourir. Ce dépôt qu'elle accepte, elle devra le rendre pur et honorable à ses enfants, de qui ses brus le recevront pour le transmettre à ses petits-fils.

[19]. Aussi vivent-elles sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les moeurs, loin des festins qui allument les passions. Hommes et femmes ignorent également les mystérieuses correspondances. Très peu d'adultères se commettent dans une nation si nombreuse, et le châtement, qui suit de près la faute, est abandonné au mari. On rase la coupable, on la dépouille, et, en présence des parents, le mari la chasse de sa maison et la poursuit à coups de verges par toute la bourgade. Quant à celle qui prostitue publiquement son honneur, point de pardon pour elle : ni beauté, ni âge, ni richesses ne lui feraient trouver un époux. Dans ce pays on ne rit pas des vices ; corrompre et céder à la corruption ne s'appelle pas vivre selon le siècle. Quelques cités, encore plus sages, ne marient que des vierges. La limite est posée une fois pour toutes à l'espérance et au vœu de l'épouse ; elle prend un seul époux, comme elle a un seul corps, une seule vie, afin que sa pensée ne voie rien au delà, que son coeur ne soit tenté d'aucun

¹ Peuples des plaines est-européennes, assimilés aux Scythes.

² Iraniens.

³ Sorte de lance courte et effilée.

désir nouveau, qu'elle aime son mariage et non pas un mari. Borner le nombre de ses enfants ou tuer quelqu'un des nouveau-nés, est flétri comme un crime : et les bonnes moeurs ont là plus d'empire que n'en ont ailleurs les bonnes lois.

[20]. L'enfance se ressemble dans toutes les maisons ; et c'est au milieu d'une sale nudité que grandissent ces corps et ces membres dont la vue nous étonne. Chaque mère allaite elle-même ses enfants, et ne s'en décharge point sur des servantes et des nourrices. Le maître n'est pas élevé plus délicatement que l'esclave ; ils vivent au milieu des mêmes troupeaux, couchent sur la même terre, jusqu'à ce que l'âge mette l'homme libre à sa place et que la vertu reconnaisse les siens. Une longue ignorance de la volupté assure aux garçons une jeunesse inépuisable. On ne hâte pas non plus le mariage des filles : elles ont, comme leurs époux, la vigueur de l'âge, la hauteur de la taille ; et d'un couple assorti et robuste naissent des enfants également vigoureux. Le fils d'une soeur est aussi cher à son oncle qu'à son père ; quelques-uns pensent même que le premier de ces liens est le plus saint et le plus étroit ; et, en recevant des otages, ils préfèrent des neveux, comme inspirant un attachement plus fort et intéressant la famille par plus d'endroits. Toutefois on a pour héritiers et successeurs ses propres enfants, et l'on ne fait pas de testament. Si l'on n'a pas d'enfants, les premiers droits à l'héritage appartiennent aux frères, aux oncles paternels, aux oncles maternels. Plus un Germain compte de proches et d'alliés, plus sa vieillesse est entourée de respect : on ne gagne rien à être sans famille.

[21]. On est tenu d'embrasser les haines aussi bien que les amitiés d'un père ou d'un parent. Du reste, ces haines ne sont pas inexpiables. On rachète même l'homicide par une certaine quantité de gros et de menu bétail, et la satisfaction est acceptée par la maison tout entière : politique d'autant plus sage que les inimitiés sont plus dangereuses dans l'état de liberté. Les Germains aiment à donner des festins, et aucune nation n'exerce l'hospitalité d'un coeur plus généreux. Fermer sa porte à un homme, quel qu'il soit, semblerait un crime. Chacun offre à l'étranger une table aussi bien servie que le permet sa fortune. Quand ses provisions sont épuisées, le premier hôte en montre un second dans la maison voisine et s'y rend de compagnie ; les arrivants n'étaient pas invités : peu importe, ils n'en sont pas reçus avec moins d'égards. Connus ou inconnus ont les mêmes droits à l'hospitalité. Si l'hôte, en partant, demande quelque chose, l'usage est de l'accorder ; on ne craint pas d'ailleurs de demander à son tour. Ces présents font plaisir, mais on n'en exige pas de reconnaissance, non plus qu'on ne croit en devoir. C'est un échange désintéressé de politesse.

[22]. Au sortir du sommeil, qu'ils prolongent souvent jusque dans le jour, ils se baignent, ordinairement à l'eau chaude, l'hiver régnant chez eux une grande partie de l'année. Après le bain, ils prennent un repas ; chacun a son siège séparé et sa table particulière. Ensuite viennent les affaires, souvent aussi les festins, et ils y vont en armes. Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne. L'ivresse produit des querelles fréquentes, qui se bornent rarement aux injures ; presque toujours elles finissent par des blessures et des meurtres. D'un autre côté, la réconciliation des ennemis, l'alliance des familles, le choix des chefs, la paix, la guerre se traitent communément dans les festins sans doute parce qu'il n'est pas de moment où les âmes soient plus ouvertes aux inspirations de la franchise ou à l'enthousiasme de la gloire. Cette nation simple et sans artifice découvre dans la libre gaieté de la table les secrets que le coeur renfermait encore ; la pensée de chacun, ainsi révélée et mise à nu, est discutée de nouveau le lendemain, et l'un et l'autre temps justifient également leur emploi : on délibère lorsqu'on ne saurait feindre ; on décide quand on ne peut se tromper.

[23]. Leur boisson est une liqueur faite d'orge ou de froment, à laquelle la fermentation donne quelque ressemblance avec le vin. Les plus voisins du fleuve ont aussi du vin, que leur procure le commerce. Leurs aliments sont simples : des fruits sauvages, de la venaison fraîche, du lait caillé. Ils apaisent leur faim sans nul apprêt, sans raffinements délicats. Quant à la soif, ils sont moins tempérants ; si vous encouragez l'ivresse en leur fournissant tout ce qu'ils voudront boire, leurs vices les vaincront aussi facilement que vos armes.

[24]. Ils n'ont qu'un genre de spectacle, uniforme dans toutes leurs réunions. Des jeunes gens, qui ont l'habitude de ce jeu, sautent nus à travers les pointes menaçantes de glaives et de framées. L'exercice a

produit l'adresse, et de l'adresse est née la grâce. Et ici nul espoir de récompense : l'unique salaire de ce périlleux divertissement c'est le plaisir des spectateurs.

Dernier chapitre de l'ouvrage : les peuples des confins.

[46]. Les Peucins, les Vénèdes et les Fennes, sont-ils des nations germaniques ou sarmates ? je ne saurais le dire. Toutefois les Peucins¹, que quelques-uns nomment Bastarnes, ont le langage, l'habillement, les habitations fixes des Germains. Tous végètent dans l'inertie et la malpropreté ; les principaux, en se mêlant par le mariage avec les Sarmates, ont contracté quelque chose de leurs formes hideuses.

Les Vénèdes² ont pris beaucoup de leurs moeurs. En effet, tout ce qui s'élève de montagnes et de forêts entre les Peucins et les Fennes, les Vénèdes l'infestent de leurs brigandages. On incline cependant à les compter parmi les Germains, parce qu'ils se construisent des cabanes, portent des boucliers, aiment à se servir de leurs pieds et même se piquent de vitesse, différents en tout cela des Sarmates qui passent leur vie à cheval ou en chariot.

Quant aux Fennes³, ils étonnent par leur état sauvage et leur affreuse pauvreté. Chez eux point d'armes, ni de chevaux, ni de foyer domestique. Ils ont pour nourriture de l'herbe, des peaux pour vêtement, la terre pour lit. Toute leur ressource est dans leurs flèches, qu'ils arment, n'ayant pas de fer, avec des os pointus. La même chasse nourrit également les hommes et les femmes : car celles-ci accompagnent partout leur mari et réclament la moitié de la proie. Les enfants n'ont d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces que les branches entrelacées de quelque arbre, où leurs mères les cachent. C'est là que les jeunes gens reviennent, que se retirent les vieillards. Ils trouvent cette condition plus heureuse que de peiner à cultiver les champs, d'élever laborieusement des maisons, d'être occupés sans cesse à trembler pour leur fortune et à convoiter celle d'autrui. Ne redoutant rien des hommes, ne redoutant rien des dieux, ils sont arrivés à ce point si difficile de n'avoir pas même besoin de former un vœu.

Tout ce qu'on ajoute encore tient de la fable, par exemple, que les Helluses et les Osiones ont la tête et le visage de l'homme, le corps et les membres de la bête. Je laisserai dans leur incertitude ces faits mal éclaircis.

Pages à comparer avec le texte de César sur les [Suèves](#) (supra page 25), et, pour la description des femmes, de celui de Pomponius Méla sur les [Thraces](#) (page 28).

On notera dans le dernier paragraphe le souci de se distinguer des récits fabuleux.

Mais on retrouve les constantes du portrait des barbares :

- *la vigueur physique et la résistance au climat*
- *le dénuement, l'absence de tout luxe*
- *l'absence de lois, d'éducation*
- *les débordements dus à l'ivresse*

Et l'on découvre, comme dans d'autres textes, une image de « bons sauvages » : la pureté des moeurs, et notamment la continence des femmes.



Conseil de guerriers germaniques, d'après la colonne de Marc-Aurèle. Source : [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Colonne_de_Marc-Aurèle#/media/Fichier:Colonne_de_Marc-Aurèle_-_Camerone_-_001.jpg)

¹ Du côté de la Moldavie.

² Ou Wendes, peuples des régions de la Vistule.

³ Ancêtres des Finnois ?